



HAL
open science

La reprise de l'Antiquité à Florence et à Rome (XIVe-XVe siècle) : figures tutélaires et traces monumentales

Hugo Lebreton

► **To cite this version:**

Hugo Lebreton. La reprise de l'Antiquité à Florence et à Rome (XIVe-XVe siècle) : figures tutélaires et traces monumentales. Sciences de l'Homme et Société. 2021. dumas-03414815

HAL Id: dumas-03414815

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03414815>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Grenoble Alpes

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : HISTOIRE

Parcours : Histoire, Cultures, Politique, Échanges internationaux du Moyen Âge à
nos jours

LEBRETON

Hugo

**La reprise de l'Antiquité à Florence et à Rome (XIVe-XVe siècle):
figures tutélaires et traces monumentales**

Sous la direction de Mme Ilaria TADDEI

Année universitaire 2020-2021

La reprise de l'Antiquité à Florence et à Rome (XIVe-XVe siècle):
figures tutélaires et traces monumentales

-Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné, LEBRETON Hugo déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;
- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;
- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;
- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 31 août 2021

Signature :

Remerciements :

J'aimerais remercier particulièrement Ilaria Taddei, et Cécile Troadec pour leur aide précieuse tout au long de mon mémoire, ainsi que mon ami Simone pour son aide apportée aux traductions.

Sommaire:

Introduction.....	6
<u>I – Rome a la fin du Moyen Age.....</u>	
1 – Traces monumentales: enjeux politiques et culturels.....	10
2 – Cola di Rienzo, le tribun de Rome.....	15
3 – Stefano Porcari, héritier de Cola.....	23
<u>II – Florence, berceau de la pensée humaniste.....</u>	
1 – Émergence de l'humanisme.....	28
2 – L'humanisme au service de la République.....	30
3 – La florentina libertas.....	37
<u>Conclusion.....</u>	44
<u>Sources</u>	47
<u>Bibliographie.....</u>	48

Introduction :

L'Antiquité et notamment Rome ont fasciné les Hommes à travers les âges. Napoléon, Justinien, Charlemagne, Washington, Mussolini, nombreux ont été les hommes politiques qui se sont servis de cette période souvent idéalisée. L'histoire antique représente une grande source d'inspiration pour Napoléon depuis son enfance. Les grands empereurs, les grands stratèges grecs, la Rome antique en générale étaient des références pour le jeune Napoléon. Il est d'abord fasciné par les héros républicains, puis, il s'identifie peu à peu aux grands empereurs, comme Auguste, Justinien ou Constantin. Napoléon se considérait comme l'héritier de ces grands empereurs. La révolution française portait comme modèle la République romaine, Napoléon représentait l'empire. Napoléon importa d'ailleurs à Paris, capitale de son empire, de nombreuses œuvres d'Italie de l'époque romaine. L'Empire français devient alors l'héritier de l'Empire romain. Les titres de Napoléon Bonaparte témoignent de l'Antiquité. Il est d'abord nommé consul, puis empereur. Son coup d'État met en place le triumvirat, avec donc trois consuls. A partir de 1800, il est nommé premier consul, puis consul à vie. Il devient par la suite empereur en 1804. Il succède alors à Auguste, premier empereur romain, à Charlemagne, et à tous les autres grands empereurs. Ces réalisations à la tête de l'empire s'inspirent grandement de l'Antiquité : la légion d'honneur, les lycées, les préfets.

Benito Mussolini se hisse au pouvoir en Italie à la suite de la Première Guerre mondiale. L'Italie est alors faible, sans espoir. La Marche sur Rome de 1922 des chemises noires donne le pouvoir à Mussolini durant la période de l'entre-deux-guerres. Donnant naissance au totalitarisme, Mussolini, grand admiratif de la Rome antique, est persuadé que l'Italie doit retrouver sa grandeur d'antan. L'Antiquité est le thème favori de ses discours. Il évoque la ville de Rome comme le centre du monde, le centre de l'Empire. C'est fort logiquement que l'Italie se lance dans des conquêtes coloniales les années suivantes comme en Éthiopie. Avec ces conquêtes, le passé de Rome arrive au centre de l'idéologie fasciste. Ce mythe de la romanité appelle à la grandeur de Rome, mais aussi à un modèle de vertus à la fois civiques et militaires. Nous voyons que plusieurs hommes politiques se sont inspirés de l'Antiquité. Il est alors intéressant de se pencher sur ces réemplois de l'Antiquité, dans une période largement sous estimée comme la fin du Moyen Âge qui est pourtant bouleversée par cette reprise de la pensée antique.

Le Moyen Âge est très souvent représenté comme une période inférieure, sur bien des aspects, à l'Antiquité. En effet, le Moyen Âge est la plupart du temps associé à la superstition et au recul du savoir et du progrès. Cette vision du Moyen Âge émerge avec le siècle des Lumières, où les philosophes considéraient le Moyen Âge comme un âge sombre, en opposition à la Renaissance. Le Moyen Âge est alors perçu comme une période en déclin, entre l'Antiquité gréco-romaine et les

Lumières. Pour les philosophes des Lumières, l'importance de la religion explique ce recul du savoir, des institutions politiques et de la culture. Cette vision du Moyen Âge change petit à petit à partir du XIXe siècle où se développe le médiévalisme, représenté par l'étude des représentations de cette période. On redécouvre alors des nouveaux principes en architecture, ou encore en peinture, mais aussi le développement de fêtes médiévales. Même si cette période est toujours considérée comme un âge sombre et qu'elle est dénigrée pour ces croyances au XIXe, les représentations évoluent. Depuis, les travaux universitaires des médiévistes ont considérablement changé le regard porté sur le Moyen Âge, notamment en dénonçant les fausses idées propagées depuis les Lumières. Le Moyen Âge est alors considéré comme une période de savoir et de développement culturel autant que les autres périodes de l'Histoire, comme par exemple l'Antiquité.

L'événement majeur pour définir la fin de l'Antiquité est la chute de l'Empire romain d'Occident en 476, et la décadence de sa civilisation. L'Antiquité est alors associée à la période gréco-romaine, comprenant la domination grecque sur la Méditerranée, puis la période romaine caractérisée par l'évolution de son système politique entre la royauté lors de la fondation de Rome, puis le basculement vers la République romaine, puis l'Empire romain. Ce découpage est pourtant critiqué et fait place maintenant à la notion d'Antiquité tardive, caractérisée par une continuité des pratiques de l'Antiquité malgré la chute de l'Empire romain au profit d'autres civilisations d'Europe. Cette continuité est d'ailleurs assurée par l'Empire romain d'orient qui perdure plusieurs siècles. Le début de l'Antiquité, et donc de l'Histoire, est traditionnellement associée à l'apparition de l'écriture. Ce mémoire se concentre néanmoins sur le réemploi gréco-romain à Rome et à Florence à la fin de Moyen Âge.

Cette étude porte un regard attentif aux figures tutélaires réutilisées et aux traces monumentales à la fin du Moyen Âge, en plein essor de l'humanisme. Il est alors important de se pencher sur les systèmes politiques mis en place, et sur l'organisation des villes de Rome et de Florence. Sur le plan culturel et au niveau des traces monumentales, Rome a une place particulière, car elle est parsemée de vestiges romains datant de l'Antiquité. Il est alors nécessaire de se pencher sur le rapport des romains avec ces vestiges d'un autre temps, et sur l'utilisation qu'ils en ont fait. Les deux villes ne sont pas pour autant en opposition, et nous verrons que de nombreux liens existent, malgré des différences d'idéologies, et de contextes. En effet, Florence est souvent considérée comme le berceau de l'humanisme italien, tandis que Rome reste largement fragilisée par des luttes entre son peuple et l'Église. La situation est en réalité plus complexe. Le présent des deux villes est différent, mais leurs passés le sont aussi. La ville de Florence, fondée à la fin de la république romaine à côté du fleuve Arno, connaît un essor considérable à partir du XIIIe siècle. En opposition, Rome, qui était considérée comme le centre du monde, est plutôt sur le déclin. La ville est beaucoup moins peuplée que pendant sa période antique, et voit se propager l'émergence culturelle et économique de Florence.

Rome est aussi connue pour être le centre de la Chrétienté, la ville des papes. Cet aspect joue un rôle important à Rome au XIVe et XVe siècle, comme nous le verrons. Une comparaison approfondie entre les deux cités est nécessaire. Il ne faut pas oublier aussi que ce sujet traite d'une période assez longue, il est donc important d'étudier l'évolution des ces réemplois au fil des années.

La péninsule italienne est marquée à cette époque par la lutte entre deux clans : les Guelfes et les Gibelins. Ils se sont opposés politiquement, mais aussi culturellement et militairement à partir du XIIe siècle. Ce conflit débute à l'origine par la lutte entre deux dynasties se disputant le trône du Saint-Empire. Il y a d'un côté, les Gibelins, qui soutiennent alors la dynastie des Hohenstaufen, et donc par extension, le Saint-Empire. De l'autre côté, nous avons le parti guelfe, qui soutient la dynastie des Welf et la papauté. Cette lutte touche toutes les cités de la péninsule italienne, et même au delà, avec des répercussions dans d'autres pays d'Europe, notamment dans le Saint-Empire. A partir du règne de Frédéric II en 1215, il existe une réelle fracture entre les deux camps, opposant l'empereur et le pape. Cette opposition cristallise les cités italiennes sur le plan politique.

Des rivaux émergent cependant au sein du parti guelfe à la fin du XIIIe siècle. À l'origine de cette division, surtout sociale, il y a une lutte entre deux familles florentines. Les Guelfes blancs, représentant les Vieri dei Cerchi, et associés au peuple, et les Guelfes noirs, représentés par les Donati, proche de la noblesse florentine. L'année 1300 est un véritable tournant dans ce conflit. Une bataille sanglante éclate sur la place de la Sainte-Trinité à Florence. Les guelfes noirs, soutenus par le pape Boniface VIII, l'emportent sur la parti blanc, désuni et incapable de se défendre. En 1302, les partisans des blancs sont alors exilés. C'est donc dans ce contexte que se développe le premier humanisme italien, caractérisé par la redécouverte de l'Antiquité par les érudits.

Cette étude qui porte sur deux siècles s'appuie sur un corpus de sources diverses qui permettent de comprendre les aspects politiques et culturels de la période à Florence et à Rome. En effet, pour étudier les traces monumentales et le développement de l'épigraphie, il est important de se pencher sur les guides de voyages à Rome à la fin du Moyen Âge. Pour comprendre les combats qu'ont mené Cola di Rienzo et Stefano Porcari à Rome, les chroniques relatant leurs vies représentent des sources d'une grande importance. L'émergence de l'humanisme à Florence s'accompagne d'une nouvelle poésie et d'une nouvelle littérature avec Dante et Pétrarque. Cet humanisme intègre peu à peu le système politique florentin, visible à travers les discours rhétoriques et les correspondances des humanistes et hommes politiques florentins comme Salutati et Bruni. Toutes ces sources nous permettent donc d'étudier l'importance et le but du réemploi de l'Antiquité, ainsi que les différentes figures antiques utilisées à Florence et à Rome au XIVe et XVe, sur le plan culturel et politique.

I – Rome à la fin du Moyen Age

1 – Traces monumentales: enjeux politiques et culturels

Mirabilia Urbis Romae (« Merveilles de la ville de Rome ») est un texte écrit en latin médiéval, écrit entre 1140 et 1143, et qui est attribué à Benedictus, chanoine de Saint-Pierre de Rome¹. Il s'agit

¹ Karl A. E. Enenkel et al., *Recreating Ancient History: Episodes from the Greek and Roman Past in the Arts and*

d'un texte destiné aux pèlerins pour servir de guide de Rome. Ce guide, basé sur des sources datant de l'Antiquité, décrit la ville de Rome, ses édifices et ses vestiges antiques imprégnés de légendes. Il fut largement complété les siècles suivants, notamment au début du XIV^e siècle sous les pontificats de Boniface VIII et de Jean XXII. Cependant, ce texte a aussi fait l'objet de nouvelles versions par d'autres auteurs. Nous pouvons alors parler de *Mirabilia* au sens large, qui regroupent les différentes versions, plus ou moins éloignées de *Mirabilia Urbis Romae*. Il paraît évident que les textes, au fil des siècles, ont largement été modifiés dans des buts précis, répondant à des fonctions différentes. Certains textes sont restés fidèles à l'originale, tandis que d'autres s'en sont éloignés. Nous pouvons alors parler du « genre » *Mirabilia*, qui correspond à ces guides de voyages relatant les « Merveilles de la ville de Rome ». Il est pertinent ici de parler de tradition *Mirabilia*². Le texte original, *Mirabilia Urbis Romae*, se contente de lister et de décrire brièvement les monuments antiques présents à Rome à la fin du Moyen Age, notamment les dix premiers chapitres de l'œuvre. Par exemple, le chapitre sur les collines de Rome est composé de la sorte : « *Hii sunt montes infra urbem: Ianiculus, Aventinus qui et Quirinalis dicitur, Celius mons, Capitolium, Pallanteum, Exquelinus, Viminalis.* » (Voici les montagnes en contrebas de la ville : Ianiculus, Aventinus, qui est aussi appelé Quirinalis, Mount Celius, Capitolius, Pallanteus, Exquelinus, Viminalis) [Ma traduction] ou encore « *Therme Antoniane, Domitiane, Maximiane, Licinii, Dioclitiane, Tiberiane, Novatiane, Olimpiadis, Agrippine, Alexandrine* »³. Les chapitres suivants décrivent un peu plus les monuments et les lieux, mais cela reste très sommaire, et concerne la plupart du temps les monuments païens, non chrétiens. Le texte se conclut de la façon suivante :

« *Tels sont – et il y en a de nombreux autres encore – les temples et les palais des empereurs, des consuls, des sénateurs et des préfets, que l'on trouvait dans cette ville de Rome au temps des païens. C'est ce que nous avons lu dans les anciennes annales, vu de nos propres yeux et appris des anciens. Toutes ces beautés, d'or et d'argent, de bronze et d'ivoire, et de pierres précieuses, nous avons veillé à les transmettre par écrit, du mieux que nous le pouvions, à la mémoire de nos descendants.* »⁴

Les monuments antiques romains étaient encore très présents avant l'époque moderne, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Nous pouvons parler de musée à ciel ouvert⁵. Ce genre *Mirabilia* a fait

Literature of the Early Modern Period, Brill, 2002, p. 129.

² Jacques Poucet, *Virgile magicien dans les Mirabilia Romae, les guides du pèlerin et les récits de voyage*

³ Cesare D'Onofrio, *Visitiamo Roma mille anni fa. La città dei Mirabilia* (Roma 1988)

⁴ Jacques Poucet, *op. cit.*

5

Jean-Claude Maire Vigueur, *L'autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XII^e - XIV^e siècle)*,

l'objet de nombreuses traductions, dès le XIII^e siècle dans les autres langues européennes et vernaculaires, comme en français, en espagnol, en allemand et en italien. Ces traductions se développent largement au cours du XIV^e siècle. Nous retrouvons peu de temps après le texte original, une version appelée *Graphia aureae urbis*⁶, dont nous ne connaissons pas l'auteur. Ce texte est très proche de l'œuvre de Benedictus, mais diffère sur quelques points. Le texte original est parfois simplifié et abrégé, et il est précédé par une histoire de Rome avant sa fondation mythologique par Romulus. L'œuvre est aussi conclue par une brève description du système impérial romain. Les troisièmes *Mirabilia* qui nous parviennent sont l'œuvre de Maître Grégoire, qui était peut être un ecclésiastique cultivé, du début du XIII^e siècle. Appelé *La Narazionne*, elle diffère quelque peu de ces prédécesseurs. Même si l'œuvre est proche des premières *Mirabilia*, Maître Grégoire s'attarde longuement sur la description des anciens vestiges romains alors qu'il avoue lui même qu'il n'est pas capable de déchiffrer les inscriptions⁷. Nous pouvons voir qu'il s'intéresse de près aux anciens monuments, comme les statues et les arcs de triomphe datant de la Rome païenne, au détriment de la Rome chrétienne, ce qui peut paraître un peu étrange pour un homme d'Église⁸. Le XIV^e siècle est marqué par une accentuation des pèlerinages à Rome. Rome connaissait déjà un pèlerinage abondant, mais, Boniface VIII crée l'année sainte (ou jubilé) en 1300. Le succès était très important : les sources datant de cette époque parlent de 200 000 pèlerins environ. Cela s'explique aussi par la perte du Royaume de Jérusalem, rendant le pèlerinage en Terre sainte plus compliqué. Une Année sainte représente une célébration et une fête destinée à raviver la foi des catholiques dans l'Église catholique. Elle prend originellement place tous les 50 ans, puis rapidement tous les 25 ans. Cela peut expliquer le changement de point de vue et de fonction des *Mirabilia* de cette époque. A partir du XIV^e, les *Mirabilia* se concentrent davantage sur la Rome chrétienne, sur les Saints, leurs reliques, et les monuments religieux, au lieu de la Rome païenne. Ces textes deviennent alors des véritables guides de voyages pour les pèlerins chrétiens. Nicolás Rosell, aussi appelé le Cardinal d'Aragon, écrit un recueil intitulé *Collectanea*, dans lequel se trouve un chapitre (*De mirabilibus civitatis Romae*) reprenant l'œuvre d'origine. Il s'agit d'une réécriture beaucoup plus complète⁹. Nous ne connaissons pas exactement la date précise de ce texte, mais il se situe dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. L'empreinte de la chrétienté est alors beaucoup plus présente et correspond à l'utilisation des *Mirabilia* à cette époque. Au début du XV^e siècle, nous retrouvons une description topographique de l'*Urbs*. Daté de 1411, *Tractatus de rebus antiquis et situ urbis Romae* est écrit par un auteur inconnu. Les

Paris, Tallandier, 2010, p.446

⁶ *Ibid.* p.457

⁷ *Ibid.* p.463

⁸ *Ibid.* p.458

⁹ Nancy Thomson de Grummond, *Encyclopedia of the History of Classical Archaeology*, 1996

nouveaux textes adoptent un point de vue chrétien, et donnent des perspectives chrétiennes à des monuments païens.

Nous pouvons observer d'autre part que l'Église a essayé de christianiser le passé antique païen de Rome, tout simplement en associant des personnages, des lieux et des monuments païens avec la religion chrétienne. Cette christianisation se poursuit même au niveau de la fondation mythologique de la ville. Il est vrai aussi que même chez les penseurs qui étaient très admiratifs de la République romaine comme Pétrarque, la Rome chrétienne était toujours montrée comme étant supérieure à la Rome païenne¹⁰. La chute de Rome était même souvent associée à une punition de Dieu pour son paganisme. Les traces monumentales antiques à Rome représentent donc un enjeu culturel, mais aussi politique, car associer l'Église romaine avec la grandeur de l'Empire romain donne une légitimité au pape. En parallèle de la fascination pour les monuments avec l'exemple des *mirabilia*, l'intérêt pour l'épigraphie se développe considérablement au début du Trecento¹¹, ce qui ouvre la voie à une meilleure connaissance de l'Antiquité. Au XIVe siècle, l'admiration pour la Rome antique se traduit par des tentatives d'imitation de la calligraphie antique. Cette tendance s'accroît au XVe siècle et nous retrouvons la trace de plusieurs inscriptions en lettres capitales vers 1430. En effet, nous pouvons par exemple citer l'épithèque (inscription funéraire) de la tombe de Martin V au Latran, site religieux à Rome. Cette imitation est toutefois imparfaite, surtout au niveau de l'alternance de traits fins et de traits épais comme dans l'art classique¹². Sous le pontificat de Nicolas V, l'étude pour les inscriptions fait un bond en avant, notamment avec la figure de Leon Battista Alberti, grand humaniste du XVe siècle dans le domaine de l'architecture, de la peinture et des arts en général. Sous Nicolas V, nous pouvons par exemple citer son travail réalisé sur le Temple de Malestata à Rimini. Il s'agit d'une cathédrale où se trouve le tombeau de Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, et de sa famille. Au XVe siècle, avec l'aide du pape Nicolas V, le seigneur de Rimini décide de rénover cette cathédrale pour construire un mausolée dédié à sa famille¹³. Leon Battista Alberti est l'architecte en charge de reconstruire l'édifice. Il transforme alors l'église à l'architecture gothique issue du Moyen Âge vers une architecture classique issue de l'art romain. La façade est inspirée de l'arc d'Auguste, et les épigraphes grecs reprennent les inscriptions du Panthéon. Le temple est alors dédié à Dieu et à la cité. À l'intérieur, les peintures et les sculptures se réfèrent à la mythologie gréco-romaine, comme Minerve et Apollon, mais aussi à la chrétienté et aux

¹⁰ *Ibid.* p.454

¹¹ Cécile Troadec, *Rome Crescit, Une Histoire économique et sociale de Rome au XVe siècle*, Ecole française de Rome, 2020, p.441

¹² Daniela Porro, « La restituzione della capitale epigrafica nella scrittura monumentale: epitafi ed iscrizioni celebrative », dans *Un pontificato ed una città*, p. 409-427

¹³ Petrucci Armando. « Potere, spazi urbani, scritture esposte : proposte ed esempi ». In: *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne*. Actes de la table ronde de Rome (15-17 octobre 1984) Rome : École Française de Rome, 1985. p. 91

personnages historiques célèbres. Cet édifice s'inscrit totalement dans la période humaniste. Alberti réalise d'autres projets notamment à Florence comme le palais Rucellai, en 1455, dont la façade s'inspire des trois ordres (doriques, corinthiens et ioniques) de l'art grecque. Dans son Traité *De re aedificatoria* (L'art d'édifier), qu'il rédige à partir de 1452, Alberti pose clairement le langage formel de l'architecture classique qui s'inspire directement de l'art gréco-romain. Ce traité est précédé par *De pictura* (De la peinture) et suivie de *De statua* (De la statue). Ces trois traités forment ensemble la trilogie des arts majeurs d'Alberti.

C'est sous le pontificat de Sixte IV que l'épigraphie triomphe totalement et avec elle, les épitaphes humanistes et les inscriptions en lettres capitales classiques. Sixte IV est le premier pape à mobiliser autant de ressources pour signer grâce à des inscriptions les édifices qu'il fait construire à Rome. Cela se voit sur les inscriptions commémoratives et sur les épitaphes. L'exemple de l'église Santa Maria del Popolo est assez parlant¹⁴. Il y a deux longues inscriptions en lettre capitale de style romain sur les deux côtés de l'entrée principale. Les pilastres sont de style corinthien. Ces deux inscriptions correspondent aux bulles du pape Sixte IV concernant l'église, proclamées respectivement le 7 septembre 1472 et le 12 octobre 1472. Nous observons alors la disparition des majuscules gothiques héritées du Moyen Âge. L'*Alphabetum Romanum*, de Felice Feliciano, est publié en 1463. Il s'agit du premier livre qui étudie et explique la manière de reproduire exactement des lettres majuscules carrées romaines, avec une alternance de traits fins et épais, et l'usage des abréviations. Il y a une imitation du style antique, mais aussi une nouvelle conception de l'épigraphie qui s'inspire directement de ce style antique.

Il est facile de comparer les monuments décrits dans les guides de pèlerins avec les monuments restant de nos jours. Nous pouvons nous apercevoir que de nombreux monuments ont disparu. Les causes sont nombreuses. Tout d'abord, les romains ont utilisé ces monuments comme carrière : en effet, afin de construire des nouveaux bâtiments, ils ont utilisé les blocs de marbre de ces monuments antiques. Il y a plusieurs raisons qui expliquent cela. Premièrement, cela permet de baisser considérablement les coûts de construction, car il suffit juste de se servir des monuments présents un peu partout à Rome. D'autre part, ces monuments antiques étaient fait de matériaux beaucoup plus nobles et prestigieux que ce que les romains du Moyen Âge étaient capables de produire. Leurs valeurs étaient donc considérables, ce qui explique que ces blocs de marbre étaient très prisés, notamment par l'Église. Le pape Nicolas V a œuvré au XV^e siècle pour rendre Rome plus attractive et riche de monuments nouveaux. Des blocs de marbre de vestiges antiques sont alors réutilisés pour l'élaboration de nouveaux édifices. Quatre grandes colonnes des thermes d'Agrippa érigées sous Auguste sont amenées à Saint-Pierre, tandis qu'en 1450, les matériaux du temple de Vénus et de Rome,

¹⁴ Daniela Porro, *op. cit.*

qui a été construit sous Hadrien, sont récupérés et transformés dans des fours à chaux. Les monuments pouvaient aussi être utilisés par les habitants pour accueillir d'autres événements comme des marchés. Les puissantes familles romaines ont aussi utilisé ces vestiges comme forteresse. Nous pouvons citer le Colisée qui sert de forteresse aux Orsini et aux Frangipani, le mausolée d'Auguste par les Colonna. Les Orsini ont aussi utilisé le théâtre de Pompée¹⁵. Nous pouvons imaginer qu'il était important pour les barons de Rome de s'associer avec ces édifices antiques, pour le prestige, et que ceux-ci offraient une bonne protection contre de potentielles agressions lors de révolte. De nombreux projets de réemploi de ces monuments antiques ont été engagés par les riches familles romaines, avec l'aide de famille d'architecte comme la famille Sangallo ou Peruzzi¹⁶

Le Colisée a aussi souffert par exemple de nombreux tremblements de terre qui ont fragilisé le monument. En 1349, après l'effondrement d'une grande partie d'un mur des suites d'un tremblement de terre, le pape Clément VI autorise la récupération de ces pierres pour la construction de nouveaux édifices comme des églises, des palais et d'autres bâtiments. Les pierres qui ont servi à la construction des murs du palais de Venise proviennent de bloc du Colisée. Les blocs de marbre qui s'étaient effondrés ont alimenté les fours à chaux. Les autres matériaux comme le fer, le bronze qui étaient scellés au plomb ont aussi été pillés, accentuant la destruction du monument, et laissant d'immenses trous qui sont encore visibles de nos jours sur tous les murs intérieurs et extérieurs¹⁷. De plus, les monuments étaient très abondants. Bien sûr, les monuments les plus importants comme les arcs de triomphe ou les temples faisaient l'objet de protection. Nous pouvons par exemple citer les statuts communaux de Rome. Les statuts communaux de 1360 de la ville de Rome sont les plus anciens trouvés par les historiens. Ils mentionnent la protection d'édifices antiques (*edificia antiqua*), mais il s'agit d'une notion vague qui n'a pas le même sens qu'aujourd'hui. La représentation de l'Antiquité qu'avaient les gens du Moyen Âge est complètement différente d'aujourd'hui. Des sanctions et des amendes sont d'ailleurs mentionnées dans la rubrique 119 du livre II de ces statuts¹⁸. En 1406, la corporation des tailleurs de pierre décide d'inscrire l'interdiction d'utiliser du marbre et de la pierre à Rome et dans ses alentours pour en faire de la chaux dans la convention. Encore une fois, des amendes sont prévues si ces règles ne sont pas respectées. La lettre *Cum almam nostram urbem* datant d'avril 1462 du pape Pi mentionne l'interdiction de la destruction des monuments, et prévoit plusieurs sanctions et amendes¹⁹. Mais, malgré ces protections des monuments, une grande partie ont été

¹⁵ Rodocanachi Emmanuel, *Les monuments de Rome après la chute de l'empire: le Colisée, le Panthéon, le mausolée d'Auguste, basilique de Constantin, théâtres, arènes*, Paris, Hachette, 1914.

¹⁶ Gloton Jean-Jacques, « Transformation et réemploi des monuments du passé dans la Rome du XVI^e siècle. Les monuments antiques », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome 74, n°2, 1962. p. 706

¹⁷ Keith Hopkins et Mary Beard, *The Colosseum*, Profile Books, 2011, p. 161

¹⁸ Jean-Claude Maire Vigueur, op. cit.

¹⁹ Leïla el-Wakil et al., *Études transversales : mélanges en l'honneur de Pierre Vaisse*, Presses Universitaires de Lyon, 2005, 329p, p.50

« pillés ». La protection de ces monuments était donc inefficace. Cette notion de pillage fait débat. Il serait plutôt préférable de parler de réemploi des monuments antiques durant le Moyen Âge²⁰. Ces vestiges fournissaient du travail aux romains, et représentaient un avantage économique non négligeable. Les matériaux pouvaient aussi être transférés dans d'autres villes d'Italie, comme par exemple à Naples. Nous voyons donc que les nombreuses traces monumentales à Rome font largement partie du quotidien des romains. Les destructions de monuments pour diverses raisons participent à cette vision de l'effondrement de Rome, qui n'est plus qu'un vestige de la Rome antique, pour les lettrés contemporains de cette époque.

2 – Cola di Rienzo, le tribun de Rome

Rome est marqué au XIVe siècle par la figure de Cola di Rienzo. Son histoire est racontée dans l'œuvre romaine *Cronica*. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une chronique, c'est à dire, d'un récit historique des faits et des événements classés par ordre chronologique. L'auteur de *Cronica* n'est pas connu, il est ainsi appelé Anonimo Romano (L' Anonyme Romain). Cette chronique date du XIVe siècle, vraisemblablement vers 1357, juste après les événements relatés, dans le but de les garder en mémoire, comme l'explique l'auteur dans son prologue. Selon Giuseppe Billanovich, philologue et historien italien du XXe siècle spécialiste du Moyen Âge et de l'humanisme, l'auteur de *Cronica* serait Bartolomeo di Iacovo da Valmontone, un clerc romain au service de la curie. Cependant, l'hypothèse de Giuseppe Billanovich ne fait pas l'unanimité et fait l'objet de critiques de la part des autres historiens. Nous ne pouvons donc pas affirmer avec certitude le véritable auteur de *Cronica*. Ce texte est composé de 28 chapitres. Le chapitre le plus connu qui a permis la transmission de l'ouvrage jusqu'à aujourd'hui est le chapitre XVIII sur la vie de Cola di Rienzo. En effet, les érudits de l'époque et des siècles suivants se sont principalement concentrés sur la vie de Cola di Rienzo en délaissant les autres chapitres. La transcription de *Cronica* n'est donc pas complète : sur les 28 chapitres que compte l'œuvre, neuf ne nous sont pas parvenus, et même les éditions complètes qui ont été reproduites les siècles suivants ont légèrement modifié le texte originel. Ainsi, l'édition de 1740 par Ludovico Muratori, historien italien du XVIIIe siècle, est considérée comme l'édition la plus complète de *Cronica* jusqu'au XXe siècle, où des nouvelles éditions encore plus fidèles à l'original sont publiées. Cela témoigne de la difficulté de transmission des œuvres au fil des siècles. L'ouvrage relate principalement les événements à Rome entre 1325 et 1357. L'auteur, contemporain de l'époque, nous permet d'avoir une représentation fidèle des bouleversement de cette période. Ces sources de première

²⁰Jean-Claude Maire Vigueur, op. cit. p.474

main sont d' une très grande importance pour la recherche historique. Le texte est aussi très particulier de par son style. En effet, il est écrit dans une langue médiévale romaine. Selon l'auteur, cela pouvait permettre à un plus grand nombre de personnes, peut être moins savantes, de lire son œuvre à l'époque médiévale. Outre son apport au niveau historique, cette chronique a donc un apport au niveau linguistique.

A présent, il est temps de se pencher sur ce que nous apprend la Cronica sur la vie de Cola di Rienzo. Né sous le nom Nicola di Lorenzo Gabrini, il est toujours décrit comme venant d'une famille modeste. C'est ainsi que l'Anonyme Romain commence son chapitre sur Cola di Rienzo : « *Cola de Rienzi fu de vasso lenaio* » (Cola di Rienzo était de bas lignage)²¹. En effet, son père, qui s'appelait Lorenzo dit Rienzo, tenait une taverne près du Tibre, tandis que mère, Maddalena, était lavandière, c'est à dire qu'elle lavait le linge et transportait l'eau du Tibre. Il s'agissait de métiers très répandus. La ville de Rome était visitée par beaucoup de voyageurs et d'étrangers, les tavernes étaient donc nombreuses. La taverne, où était servis des boissons et des plats cuisinés, était aussi la demeure de la famille²². Elle se situait dans le quartier de Regola, situé à Rome. C'est là qu'est né Cola au printemps 1313, dans ce quartier qui borde le fleuve romain. L'auteur continue la description du jeune Cola dans Cronica : « *Fu da soa iuventutine nutricato de latte de eloquenzia, buono gramatico, migliore rettorico, autorista buono. Deh, como e quanto era veloce lettore! Moito usava Tito Livio, Seneca e Tulio e Valerio Massimo. Moito li delettava le magnificenzie de Iulio Cesari raccontare.* » (Dès sa jeunesse, il fut nourri au lait de l'éloquence, bon en grammaire, meilleur en rhétorique, bon écrivain. Ah, comme il était un lecteur rapide ! Il utilisait souvent Tite-Live, Sénèque, Cicéron et Valère Maxime. Souvent il aimait à raconter les hauts faits de Jules César.)²³. En plein essor de l'humanisme en Italie dans ce début XIVe siècle, le jeune Cola, même s'il est issu d'une famille modeste, est imprégné de cette culture antique. Cette culture antique est marquée par la rhétorique et l'éloquence, des concepts de la Grèce antique. Comme expliqué plus tôt, le passé historique de la cité romaine est toujours présent pour les romains de l'époque médiévale, notamment les traces monumentales, comme cela est montré par le mystérieux auteur de Cronica : « *Tutta die se speculara nelli intagli de marmo li quali iaccio intorno a Roma. [...] Tutte scritte antiche vulgarizzava. Queste figure de marmo iustamente interpretava. Deh, como spesso diceva: "Dove soco questi buoni Romani?"* » (Toute la journée il étudiait les sculptures de marbre qui se trouvaient autour de Rome [...] Tous les écrits anciens ont été vulgarisés. Ces figures de marbre correctement interprétées. Ah, comme il disait

²¹Tommaso di Carpegna Falconieri, *Il se voyait déjà empereur. Cola di Rienzo : un Romain au Moyen Âge*, Grenoble, UGA Editions, coll. « Italie plurielle », 2019, 330 p., traduit de l'italien par Michèle Grévin p.49

²² Ibid. p.49

²³Anonimo romano, *Cronica*, A cura di Giuseppe Porta Milano, Adelphi, 1979 , traduction du passage par Philippe Cibois dans *Le dernier tribun de Rome : Cola di Rienzo (1313-1354)*

souvent : " Où se réunissent ces bons Romains ? ")²⁴ Même si le texte n'est peut être pas tout à fait juste et tente d'embellir les faits, il n'en reste pas moins pertinent : il montre la personnalité de Cola qui va mener ses actions plus tard. Vraisemblablement, Cola a reçu cette éducation lorsqu'il était à Anagni durant sa jeunesse. En effet, son père décida de l'envoyer chez un proche dans la ville d'Anagni, située dans la région du Latium non loin de Rome, alors que sa mère était gravement malade. Les parents de Cola ne pouvaient donc pas s'occuper de leur fils. Sa mère décède même quelques temps après alors qu'il est toujours à Anagni. C'est donc dans cette cité que Cola étudie les plus grands auteurs latins. Il reste dans cette ville jusqu'à ses 20 ans, c'est à dire jusqu'en 1333. Il est important de signaler qu' Anagni était réputée pour accueillir les séjours de nombreux papes, mais, était largement sur le déclin peu avant l'arrivée de Cola depuis que la papauté s'était déplacée du côté d'Avignon en 1309. Cola rentre à Rome après la mort de son père, pour y faire sa vie. Ses premiers pas dans la vie active à Rome se font en temps que notaire, probablement aidé par le père de sa femme qui était lui même notaire. Cependant, nous ne connaissons pas les études qu'à pu suivre le jeune Cola, mais selon toute vraisemblance, et en se basant sur sa maîtrise du latin, et des textes anciens, Cola a suivi un cursus dans une université. Il possédait aussi des connaissances en droit civil, comme le Code Justinien datant de 529²⁵. Justinien, empereur de l'Empire romain d'Orient, est considéré comme le dernier grand empereur romain. Très à l'aise avec l'art de la rhétorique, Cola maîtrisait les vocabulaires compliqués, les jeux de mots, les citations. Il lisait régulièrement des poètes antiques comme Virgile, ou bien des historiens comme Tite-Live. Cola s'inspire grandement du passé antique de Rome pour mener ses actions, comme le montre l'auteur de *Cronica*.

Cependant, c'est en 1342 que Cola di Rienzo se fait un nom public à Rome, lorsqu'il est envoyé à Avignon au près du pape en tant qu'ambassadeur. L'Anonyme Romain nous explique : « *Per sio procaccio giò in Avignone per imbasciatore a papa Chimento de parte delli tredici Buoni Uomini de Roma. La soa diceria fu sì avanzarana e bella che sùbito abbe 'namorato papa Chimento. Moito mira papa Chimento lo bello stile della lengua de Cola* ²⁶ » (Cola fut envoyé à Avignon par les treize Buoni Uomini pour travailler avec le pape Clément VI. Son discours était si cultivé et beau que le Pape l'apprécia aussitôt. Le pape admirait beaucoup le style du langage de Cola.) [Ma traduction]. A ce moment là, la ville de Rome est marquée par des luttes entre les grandes familles aristocratiques romaines, notamment les Colonna et les Orsini. La ville est aussi orpheline du pape qui réside désormais à Avignon depuis 1309. Une légation, c'est à dire, une représentation diplomatique mais qui n'est pas reconnue comme une ambassade, est dirigée par Stefanuccio Colonna et Bertoldo Orsini en 1342 en direction d'Avignon, avec deux objectifs. Premièrement, cette légation avait pour but de

²⁴ Tommaso di Carpegna Falconieri, op. cit.

²⁵ *Ibid.* p. 55

²⁶ Anonimo Romano, *Cronica*, Chapitre XVIII

confier la seigneurie à vie au nouveau pape Clément VI, et dans un second temps, de le convaincre de revenir à Rome, capitale de la chrétienté à l'origine. Pendant ce temps, une magistrature populaire se met en place à Rome. Cette magistrature, que l'on appelle les treize « buoni uomini » (les treize bons hommes), décide d'envoyer à son tour une délégation, car les treize bon hommes considèrent que la première délégation sénatoriale ne va pas défendre le peuple, seulement les nobles. C'est ainsi que Cola est envoyé au près du pape à Avignon. Cola tente de faire revenir le pape. Celui-ci refuse mais accepte les charges qui lui sont confiées. Il sympathise tout de même avec Cola, notamment pour son éloquence et sa culture. Sa renommée grandit dans la curie. Cola s'empresse d'annoncer la nouvelle au peuple grâce à deux lettres. En maniant la rhétorique à merveille, et les références à l'antiquité romaine dans ses lettres destinées à *l'Urbs*, Cola se fait accepter par le peuple romain, et promet le retour du Pape pour bientôt. D'autre part, il signe l'un de ses écrits avec la mention : « Nicola di Lorenzo, consul romain ²⁷ ». C'est un message fort de la part de Cola. Les consuls étaient des magistrats romains exerçant *l'imperium* durant un an, qui est le pouvoir suprême civil. Cette fonction apparaît au Ve siècle av. J.-C au début de la république romaine. Cola peut alors commencer sa révolution, basée sur la grandeur du passé antique de Rome. Mais, toute cette entreprise et cette fougue de Cola di Rienzo sont très largement contestées par les barons romains (les Colonna et les Orsini), qui possèdent d'important relais au sein de la curie pontificale. Le Pape, sympathisant de Cola, ne peut quand même pas lui accorder ses faveurs. Il se retrouve alors dans une situation délicate, même si la situation s'améliore en 1344. Cola doit attendre le bon moment, réunir assez de partisans pour prendre le pouvoir à Rome, et rétablir ainsi une politique basée sur les principes de l'antiquité romaine. Pendant ces années, il fait peindre plusieurs allégories, une référence à la Grèce antique, montrant ses ambitieux projets pour la cité. Il possédait d'ailleurs de réelles qualités pour l'épigraphie²⁸: La *lex de imperio Vespasiani*, une loi Romaine adoptée par le Sénat en 69, qui confirme l'investiture de l'empereur romain Vespasien, a été redécouverte et déchiffrée par Cola di Rienzo lui même en 1346. Cette table de bronze d'une dimension d' 1,60m par 1,10m se trouvait dans le basilique Saint-Jean-de-Latran. Cola est influencé par ce premier humanisme du Trecento qui développe l'épigraphie monumentale au XIVe siècle. La fascination pour les monuments et leurs inscriptions antiques ouvrent la voie aux traductions des inscriptions lapidaires parsemées d'abréviations. Cette découverte est importante pour Cola, car elle démontre que l'empereur doit être confirmé par le Sénat, donc le peuple romain. Nous pouvons considérer cet acte comme l'un des actes fondateurs de sa politique. Pour l'occasion, il invita les grande familles romaines et prépara un discours pour développer sa pensée. L' Anonyme Romain décrit la scène: « *Là, in mieso della chiesa, fece fare uno parlatorio de tavole e fece fare gradi de lename assai aiti per sedere. E fece ponere*

²⁷ Tommaso di Carpegna Falconieri, op. cit. p. 61

²⁸ Jean-Claude Maire Vigueur, op. cit. p.

*ornamenta de tappiti e de celoni. E congregao moiti potienti de Roma*²⁹» (Là, au milieu de l'église, il leur fit construire un parloir en bois avec de très hauts gradins en bois pour s'asseoir. Puis il leur fit placer des tapis. Il rassembla alors de nombreux puissants de Rome) [Ma traduction] . Il semblerait qu'avec son discours, Cola di Rienzo a convaincu les foules : « *Fatto silenzio, fece sio bello sermone, bella diceria [...] Fatto lo sermone e desceso, da tutta iente fu pienamente laodato*³⁰» (une fois silencieux, il fit un beau sermon, un beau discours [...] une fois descendu et le discours terminé, il fut loué par tout le monde) [Ma traduction]. Durant ce discours, Cola rappela la grandeur de Rome durant l'Antiquité, en la comparant avec la ruine qu'est devenue la cité, qui n'est plus le lieu de résidence de l'empereur parti dans le Saint-Empire, et du pape, alors que Rome était considérée comme la capitale du monde (*Caput mundi*)

L'année 1347 est un tournant pour Cola di Rienzo. Le dimanche de pentecôte, jour de fête chrétienne, il décide de faire exiler les nobles occupant des bâtiments communaux de la ville. Face au peuple de Rome, entouré de sa milice, il expose son programme politique. Le 21 mai 1347, le peuple romain est convoqué au Capitole pour assister à l'élection de Cola en tant que tribun et envoyé de Dieu³¹. La notion de tribun n'est ici pas anodine. Cela fait référence au tribun de la plèbe, magistrature de la Rome antique, notamment sous la république, créée en 493 av J.-C. Ce sont des magistrats élus, par la plèbe, c'est à dire, les citoyens romains. Il s'agit de magistrats particuliers, qui ne font pas partie du gouvernement de Rome. Évidemment, ils ne possèdent pas *l'auctoritas* (l'autorité), la *potestas* (le pouvoir) et *l'imperium* (le commandement), qui sont réservés pour certaines magistratures. mais ils jouent un rôle de défense des droits des citoyens romains, notamment des plus pauvres, face au riches familles romaines. L'ensemble des pouvoirs du tribun sont réunis sous le terme de puissance tribunitienne (*tribunicia potestas*). La puissance tribunitienne est caractérisée par de nombreux aspects. Le tribun possède la *sacrosanctitas* (sacro-sainteté). Officiellement reconnu en 449 av. J.-C., ce droit apporte une protection au tribun. Il est considéré comme sacré et physiquement inviolable, il ne peut pas être contraint. Toute personne qui lui porte atteinte est condamnée à mort. De plus, le tribun possède *l'intercessio*, le droit de veto, qui lui donne le pouvoir de s'opposer à une décision ou à une action d'un autre magistrat romain, même des consuls. C'est le droit fondamental du tribun. Ce droit *d'intercessio* connaît une limite géographique, et lorsque le pouvoir est confié à un tyran pendant une période de crise (guerres, guerres civiles), ce droit ne peut plus être exercé. D'autre part, le tribun possède *l'auxilium*, qui est le droit de porter secours à tous les citoyens qui en fait la demande. D'autres droits, plus mineurs, font partie de la puissance tribunitienne, comme la possibilité de proposer des lois, de convoquer des assemblées. Le tribun de la plèbe

²⁹ Anonimo Romano, op. cit.

³⁰ *Ibid*

³¹ Tommaso di Carpegna Falconieri, op. cit. p. 96

représente donc un contre pouvoir. Avec ce titre, Cola se pose en défenseur du peuple face aux aristocrates. En ce déclarant « envoyé de Dieu », il rejette aussi l'autorité du pape. La nouvelle Constitution proposée lui donne des pouvoirs proches de la dictature pendant l'Antiquité romaine, ce qui est en contradiction avec le titre de tribun. Mais Cola avait semble t-il jugé que cela était nécessaire pour chasser les Colonna et les Orsini de Rome afin de rétablir l'ordre, tel un consul romain recevant de titre de dictateur par le Sénat durant une période de crise. Avec cette constitution, tous les Italiens étaient à présent citoyens romains, comme pendant l'Antiquité. Rome redevenait aussi capitale de la Chrétienté. Tout ces actions amènent l'hostilité de la curie. Clément VI approuve la révolution de Cola, mais redoute sa volonté d'unifier les cités italiennes, comme le souhaite le nouveau tribun.

C'est à cette même période que Pétrarque apporte son soutien à Cola di Rienzo. Se soutien est montré dans le *Liber sine nomine* (le livre sans nom). Il s'agit d'un livre composé de dix-neuf lettres de Pétrarque. Ces lettres, écrites en latin, s'opposent au pape et à la curie avignonnaise. Le *liber sine nomine* fait partie d'une plus grande collection appelée *Epistolae familiares* (Lettres à ses amis). Les *Epistolae familiares* sont composées des lettres de Pétrarque au cours de sa vie. En éditant ses lettres dans des recueils, Pétrarque s'assurait ainsi que ces lettres ne soient jamais perdues ou détruites par le destinataire. Cette façon de faire fait écho au recueil de Cicéron (*Epistulae ad familiares*), que Pétrarque découvre en 1345. Ces lettres ont une importance historique pour les historiens, car elle permettent de connaître la pensée de l'humaniste italien et des enjeux de la période. Les lettres de Pétrarque sont destinées à différents personnages : nous pouvons citer l'empereur, les princes, ses amis à qui il donne des pseudonymes pour qu'ils ne soient pas identifiés. Il écrit aussi des lettres ouvertes à des grands hommes de l'Antiquité comme Cicéron. Les citations provenant de la littérature antique sont très fréquentes. Dans le livre sans nom, composé de 19 lettres, Pétrarque censure le nom des destinataires, des amis proches, car ces lettres critiquaient la curie et les actions des cardinaux. C'est pour cette raison que le livre sans nom est à part dans la collection de Pétrarque. Parmi ces 19 lettres, la deuxième et la troisième lettres sont destinées à Cola. Dans la deuxième lettre, Pétrarque commente l'hostilité de la curie à travers le traitement reçu par le messager de Cola lorsqu'il arrive à Avignon :

« Pour en avoir fait les frais, le messager de votre excellence témoignera de quelle sorte d'humanité ou de clémence, ou mieux!, quelle sorte de justice, vous êtes en droit d'attendre de cet endroit. C'est une violence sans précédent qu'un jeune homme sans escorte, sans défense et sans faute soit agressé »³²

³²Pétrarque, *liber sin nomine*, Lettre II, traduit par Rebecca Lenoir

Pétrarque entretenait des relations avec la curie avignonnaise, lui qui a passé de nombreuses années à Avignon. Il était même proche des Colonna, mais, l'humaniste est en total adéquation avec le tribun, ennemi des Colonna et de la curie. Ainsi, en cette année 1347, à travers cette lettre, Pétrarque montre son indépendance vis à vis de la curie, en prenant le parti de Cola, dans le but d'exprimer ses opinions et ses idées. Pour Pétrarque, Cola fait passer les intérêts du peuple avant les intérêts particuliers, comme les anciens héros romains, et c'est à travers cette lettre qu'il l'imite en apportant tout son soutien: « *Je vous ai écrit tout cela parce que je voulais décharger mon âme, Mais vous, héros glorieux, que ni les offenses, ni les offenseurs, ni les apparences de la fausse grandeur ne vous troublent jamais!* »³³. Dans sa lettre, Pétrarque utilise le *pathos*. Il s'agit d'un concept grec datant de l'Antiquité. Dans la rhétorique, le *pathos* est un moyen de persuasion par l'appel à l'émotion du public lors de discours. Dans cette période de l'essor de l'humanisme, les références et les utilisations du passé antique sont nombreuses. L'humaniste pousse Cola à continuer son action quoi qu'il en coûte : « *De plus hautes questions sont en jeu; le tracas qu'ils ont causé passera comme toutes choses, et votre serviteur sera vengé lorsque la République prendra sa revanche. Portez-vous bien et finissez ce que vous avez commencé* ». L'enthousiasme de Pétrarque est assez marquant, et pose clairement Cola en libérateur de Rome. Nous avons ici une nouvelle mention de la République romaine, après le tribun de la plèbe. Pétrarque voit en Cola un troisième Brutus. Le premier, Lucius Junius Brutus, est le fondateur légendaire de la République romaine et l'un des deux premiers consuls romains en 509 av. J.-C en mettant fin aux rois étrusques. Le second, Marcus Junius Brutus Cæpio, a asséné le dernier coup de couteau en 44av.J.-C, à Jules César. Cola, lui, doit mettre fin aux barons romains qui dominent la ville tel des tyrans.³⁴ Même s'il est difficile de cerner quel type de gouvernement Cola dit Rienzo comptait mettre en place, les références à la République romaine sont nombreuses. Nous pouvons alors suggérer grâce à cette lettre, que Cola voulait mettre en place une république, même si des références à l'Empire romain sont présentes. Le 1er août, plus de 200 villes d'Italie accordent à Cola leur soumission. À partir de ce moment, Clément VI décide définitivement de soutenir le parti des Orsini et des Colonna, comme le montre Pétrarque dans la troisième épître :

« Dernièrement, parmi certains de ces individus qui se disent sages, mais qui ne le sont peut-être pas pour les autres, un débat s'éleva sur la question suivante: serait-il profitable au monde que Rome et L'Italie fussent unies et en paix? Bien que la question soit en elle-même assez stupide et puérile, l'amour de la discussion aurait pu suffire à la justifier, si celui qui faisait office du plus sage, après que l'on ait débattu du pour et

³³ *Ibid*

³⁴ Jean-Claude Maire, op. cit. p. 496

du contre avec force arguties, n'y avait mis un point final et venimeux, dans l'approbation et l'admiration générale, en affirmant que " de toute façon, ce serait une mauvaise chose!" »³⁵

Cela coïncide avec des nouveaux problèmes à Rome, car le peuple est mécontent de certaines décisions de Cola, notamment sur la question de l'augmentation des impôts. A la fin de l'année 1347, les barons romains reprennent la main sur Rome et Cola est contraint de fuir. En 1350, il tente de persuader le futur empereur du Saint-Empire Charles IV de venir délivrer l'Italie. Mais Charles IV le livre aux autorités pontificales. Son vieil ami Pétrarque lui vient en aide en demandant au pape Clément VI de le libérer, ce qu'il fait malgré les contestations des barons. En 1353, le nouveau pape Innocent VI renvoie Cola di Rienzo à Rome, puis il se fait élire sénateur grâce à l'intervention du nouveau pape. Son pouvoir est toujours autant contesté et ne dure que deux mois, ce qui le mène à sa perte. Le peuple critique des condamnations abusives. Cola est décrit comme étant totalement perdu, malade. Il prend des décisions de tyran. C'est alors qu'en 1354, les seigneurs romains dirigés par les Colonna engagent un soulèvement populaire qui est fatal à Cola. Alors qu'il tente de fuir, il est arrêté, puis condamné à mort. Son cadavre, décapité, est exposé à Rome durant plusieurs jours, en face du palais des Colonna, comme décrit dans cette chronique. L'auteur de la *Cronica* critique vivement le comportement de Cola juste avant sa mort, qui essaie de fuir Rome en se cachant, au lieu d'être digne des héros antiques en acceptant son sort et en combattant. Cette fin tragique pour Cola témoigne de l'instabilité politique à Rome au XIV^e siècle. Cola, bercé par le passé historique de Rome, de ses auteurs, de sa politique, de ses héros, a voulu restaurer la grandeur de *l'Urbs* sur le plan politique, culturel et religieux, grâce à l'art de la rhétorique.

3 – Stefano Porcari, héritier de Cola

Stefano Porcari est un homme politique et humaniste italien du XV^e siècle. Nous ne connaissons pas sa date de naissance, mais nous pouvons dire qu'il est né au début du XV^e siècle, à Rome. Il est apparenté aux Porcari, une ancienne famille aristocrate romaine. La présence des Porcari est attesté dans le quartier (*rione*) de Pigna, à Rome, à partir du XIII^e siècle. En effet, nous retrouvons la pierre tombale datant de 1282 de son ancêtre Giuliano Porcari mais aussi les pierres tombales de Nicola di Eramo Porcari et de Giovanni Porcari dans les années 1360, qui sont conservées dans l'église de San Giovanni della Pigna, qui a été construite au début du Xe siècle³⁶. Les Porcari sont rattachés à la *gens* des Porcia³⁷. Une *gens* est un groupe familiale portant le même nom dans le système romain

³⁵ Pétrarque, *liber sin nomine*, Lettre III, traduit par Rebecca Lenoir

³⁶ Anna Modigliani, *Dizionario Biografico degli Italiani*, Volume 85, 2016

³⁷ Anne Modigliani, *La famiglia Porcari tra memorie repubblicane e curialismo*

antique. Cette filiation des Porcari avec la *gens* des Porcia est fictive³⁸, et intervient dans une période à Rome où les grandes familles romaines développent des généalogies mythiques avec des célèbres familles romaines de l'Antiquité. Ces généalogies sont formées de toute pièce, certaines fois par homophonie comme pour les Porcari. Ces affiliations ont un but précis : glorifier l'origine de la famille pour légitimer son pouvoir. Pour le cas de la famille de Stefano Porcari, il s'agit de s'associer à une famille ayant agi pour la République romaine. En effet, la *gens* Porcia est représentée par Marco Porcio Catone, aussi appelé Caton l'Ancien, homme politique romain du début du IIIe siècle et du IIe siècle av J.C. Il fut tribun en 214 av. J.-C, questeur en 204 av. J.-C., préteur en 198 av. J.-C., puis consul en 195 av. J.-C et enfin censeur en 184 av. J.-C. Il participe au combat contre les Carthaginois durant la deuxième guerre punique en tant que militaire, mais aussi en tant que sénateur, où il est l'un des principaux moteurs de la guerre contre Carthage. C'est un fervent défenseur des traditions de la République romaine. Cette généalogie des Porcari est symbolisée par un buste représentant Caton l'Ancien situé dans la cour d'une maison de la famille Porcari³⁹. Ce lignage s'inscrit dans la défense de l'idéologie républicaine de Porcari, qui selon les textes, aimait se revêtir comme Caton l'Ancien. Malgré ses origines, il est plutôt de modeste lignage. En plein développement de l'humanisme, il reçoit une formation humaniste où il étudie notamment Cicéron. Dans son œuvre *Istorie Fiorentine* (Histoire de Florence), du début du XVIe siècle, Nicolas Machiavel nous raconte la vie de Stefano Porcari : « *Viveva in quelli tempi un messer Stefano Porcari, cittadino romano, per sangue e per dottrina, ma molto più per eccellenza di animo, nobile.* »⁴⁰ Très rapidement, Stefano Porcari est nommé à diverses fonctions pour son jeune âge, grâce au Pape Martin V. Il est nommé capitaine du peuple entre 1427 et 1428 à Florence, en jouant un rôle important entre le peuple, le gouvernement de la République florentine, et le pape⁴¹. Ses années passées à Florence lui permettent d'apprécier la liberté de la cité, en comparaison de la situation à Rome, dominée par le pouvoir de l'Église. Il est rapporté que Porcari était un bon orateur et était très éloquent. Il nous reste seize discours de Porcari quand il occupait la fonction de capitaine du peuple à Florence. Ces *protesti* (discours), sont adressés aux citoyens florentins lorsque la situation l'exigeait, comme pour un événement important, ou pour louer le gouvernement et la liberté de la république du lys. Porcari, en maîtrisant la rhétorique, cite des grands auteurs latins, comme Tite-Live et Virgile. Il utilise également l'œuvre d'Aristote *l'Éthique à Nicomaque* qui a été traduite du grec par Bruni quelques temps auparavant. Ce texte traite de l'éthique et de la politique, mais aussi de l'économie. Les notions de vertu, de justice, et d'action morale sont au cœur du sujet. Pour Porcari, la justice et la liberté vont de pair, et ainsi, la liberté s'oppose au conflit entre citoyen. Dans son premier discours, Porcari déclare :

³⁸ Cécile Troadec, *op. cit.* p. 444

³⁹ *Ibid*

⁴⁰ Niccolò Machiavelli, *Istorie fiorentine*, libro VI, cap. 29

⁴¹ Anna Modigliani, *Dizionario Biografico degli Italiani*, Volume 85, 2016

« Le quali cose massimamente con due singolari discipline, sempre dagli antichi filosofi nel vivere politico istituite, conseguire potete. La prima, se questa santa vostra civile convenienza e compagnia da ogni divisione e discordie intrinseche, con intera fede e costanza guarderete. Appresso, se il vostro felicissimo imperio con fortissimi stabilimenti di giustizia fonderete ; senza la quale per certo nelle cose umane niuna cosa può essere diuturna. »⁴²

La capitaine du peuple utilise également *De Republica* de Cicéron. Il s'agit d'un traité politique écrit en 54 av J.C. Cicéron traite de la meilleure forme de gouvernement, et sur la manière de mener un État. Ce texte fait écho aux auteurs grecs Aristote et Platon, dans leurs œuvres respectives *La Politique*, et *La République*. L'auteur latin affirme que la République romaine du IIe siècle av J.-C est la forme de gouvernement la plus proche des idéaux de ces penseurs grecs. Porcari reprend un passage de Cicéron dans son discours : « *Et quae armonia a musicis dicitur in cantu, eam esse in civitate concordiam, aptissimum atque optimum in omni re publica vinculum incolumitatis, eamque sine iustitia nullo pacto esse posse* ». L'harmonie et le peuple sont les fondements de la république. Les discours de Porcari mettent en lumière l'opposition entre Florence et Rome. Nous avons d'un côté la cité de Toscane, heureuse et florissante, et de l'autre côté, les ruines de l'ancienne puissance romaine. Cette pensée de Porcari est montrée dans l'un de ces discours où il compare les deux cités :

« Oh ! Felicissima Repubblica, la quale hai in te tanti prudentissimi cittadini, sociati in un volere al bene comune. Oh ! beatissima, oh ! mille e mille volte beatissima città, oh ! felicissima generazione, nella quale risplende massima parte dell'Italico onore, mentre che la tua cura e la tua diligenza sarà proposta al bene comune. Volea far fine a questa parte, ma surgendomi nella mente gli esempi della città di Roma, patria mia, che già meritò del mondo esser regina, mi si profondono agli occhi le lagrime, pensando come lasciata la concordia ; »⁴³

Après un voyage dans différents pays d'Europe, il revient à partir de 1430 en Italie. Son retour dans la vie politique de la péninsule italienne se fait à Bologne où il est élu podestat en 1432, puis Sienne en 1434, et enfin Orvieto un an plus tard. Il revient ensuite dans sa ville natale, sous le pontificat d' Eugène IV, qui meurt en 1447. Stefano Porcari utilise cette période de troubles durant l'élection du nouveau pape pour tenter d'amorcer une révolte de la part des romains, afin de renverser le gouvernement du pape. Nicolas V, le cardinal Parentucelli, doit devenir le 208^e pape de l'Église

⁴² Donatella Bisconti. “ *Corps civique* ”, “ *corps de la République* ” dans les *Protesti de Stefano Porcari*.

⁴³*Ibid*

catholique. Son prédécesseur, Eugène IV, avait déjà connu un période de troubles face au peuple romain. En effet, en 1434, le 29 Mai, une émeute éclate à Rome contre le pouvoir pontifical. Le peuple assiège la palais du pape, et emprisonne le chancelier pontifical. Les romains réclament le pouvoir temporel, en laissant le pouvoir spirituel au pape. Ainsi , sept « gouverneurs de la liberté des Romains » sont nommés pour faire office de sénateur. Le Pape Eugène IV réussit à s'enfuir difficilement et arrive à gagner Florence. Son retour à Rome n'intervient que pour neuf ans plus tard. Pour Porcari, le but de cette manœuvre est de réinstaurer un régime républicain à Rome, comme celui de la Rome antique, mais aussi basé sur le modèle florentins, qu'il a admiré quand il était en fonction à Florence. Son combat fait écho à celui de Cola di Rienzo un siècle plus tôt, à la différence près que, cette fois ci, l'Église dirige Rome. Machiavel nous raconte dans son œuvre l'admiration de Porcari pour Pétrarque. Porcari se sent comme investi d'une mission, presque divine, prophétisé par l'humaniste florentin dans *Canzoniere* :

« ma sopra tutto gliene davano speranza quelli versi del Petrarca, nella canzona che comincia: "Spirto gentil che quelle membra reggi", dove dice: Sopra il monte Tarpeio, canzon, vedrai Un cavalier che Italia tutta onora, Pensoso più d'altrui che di se stesso. Sapeva messere Stefano i poeti molte volte essere di spirito divino e profetico ripieni; tal che giudicava dovere ad ogni modo intervenire quella cosa che il Petrarca in quella canzona profetizzava, ed essere egli quello che dovesse essere di sì gloriosa impresa esecutore; parendogli, per eloquenzia, per dottrina, per grazia e per amici, essere superiore ad ogni altro romano. »⁴⁴

Cette insurrection ne marche pas. Porcari est alors exilé par le Pape Nicolas V qui est au courant des volontés de Porcari. Le Pape décide de lui donner plusieurs missions et fonctions dans d'autres villes italiennes pour l'éloigner de Rome. Cette sanction permet donc de calmer les tensions, sans verser de sang. Il est par exemple nommé dans la province de Campagne et Maritime en tant que recteur. Cependant, Porcari ne veut pas abandonner ses ses projets de révolution à Rome. Il est à présent envoyé à Bologne, toujours selon les volontés de Nicolas V. Porcari est placé sous haute surveillance : même s'il peut se déplacer dans Bologne, il n'a pas le droit de quitter la ville. Il est surveillé par le cardinal Basilio Bessarione qui est le représentant du Pape, et par les autorité de la ville. Porcari doit par ailleurs se présenter tous les jours pour confirmer sa présence. Selon Machiavel :

« Caduto adunque in questo pensiero, non potette in modo cauto governarsi, che

⁴⁴ Niccolò Machiavelli, *Istorie fiorentine*, libro VI, cap. 29 : Il a reçu de l'espoir surtout du vers de Petrarque, dans le poème qui commence par : "Un esprit bienveillant qui tient ces membres", où il dit : Au-dessus du mont Tarpeio, vous verrez un chevalier honoré par toute l'Italie, plus soucieux des autres que lui-même. Le seigneur Stefano savait que les poètes sont généralement pleins de pensées religieuses et prophétiques ; il considérait donc comme un devoir d'accomplir ce que Pétrarque avait prophétisé dans ce chant, étant l'exécuteur d'une entreprise si glorieuse ; être au-dessus de tout autre Romain était important à ses propres yeux, pour l'éloquence, pour la doctrine, pour la grâce et pour ses amis. [Ma traduction]

con le parole, con le usanze e con il modo del vivere non si scoprisse, talmente che divenne sospetto al Pontefice, il quale, per togli commodità a potere operare male, lo confinò a Bologna, e al governatore di quella città commisse che ciascuno giorno lo rassegnasse. Non fu messer Stefano per questo primo intoppo sbigottito, anzi con maggiore studio seguì la impresa sua, e per quelli mezzi poteva più cauti, teneva pratiche con gli amici; e più volte andò e tornò da Roma con tanta celerità, che gli era a tempo a rappresentarsi al governatore infra i termini comandati. »⁴⁵

Mais, à la fin de l'année 1452, Porcari arrive finalement à s'échapper de Bologne pour rejoindre Rome le 2 janvier 1453. Il prépare un nouveau coup d'état alors qu'il se réfugie chez Angelo Masi, son beau frère. Porcari, rassemble et recrute des mercenaires et des partisans pour former une armée et prendre la ville. Masi participe avec Porcari à élaboration de cette rébellion. L'objectif est de prendre le château Saint-Ange. Il s'agit, à l'origine, du mausolée d'Hadrien, décidé par l'empereur lui même en l'an 125. Après avoir été occupé par les Orsini, il est récupéré par l'Église pour devenir une forteresse protégeant le Vatican actuel. Il est restauré par Boniface IX en 1389 après plusieurs insurrections du peuple romain. Des logements, des couloirs pour le transport de troupes et de munitions sont construits, et des meurtrières sont creusées dans les murs. Nicolas V fait même construire un bastion et deux tours⁴⁶. Cela témoigne de l'instabilité politique de la cité romaine à cette époque, entre le pouvoir de l'Église et du peuple. Porcari veut enfermer le pape et les autres responsables ecclésiastiques, et proclamer la république, le 6 janvier 1453, jour de la fête de l'Épiphanie, symbolisant la venue du Messie qui est incarné dans le monde, recevant la visite de trois mages. L'héritier spirituel de Cola di Rienzo peut compter sur quelques centaines d'hommes pour sa révolte. Cependant, dans le même temps, le cardinal Bessarione informe le Pape de la disparition de Porcari à Bologne. Ce passage nous est décrit par Machiavel : « *Venne la cosa a notizia al Pontefice la notte: alcuni dicono che fu per poca fede de' congiurati, altri che si seppe essere messere Stefano in Roma.* » (La nouvelle est arrivée au Pape dans la nuit : certains disent que c'était dû au peu de foi des conspirateurs, d'autres que l'on savait que Stefano Porcari était à Rome) [Ma traduction]. En effet, à peine une dizaine de jours sépare les deux événements. Nicolas V ordonne alors de fouiller les maisons des Porcari ainsi que celles de leurs alliés dans la ville. La rébellion est alors arrêtée avant son commencement. Même si Porcari s'échappe, il est emprisonné le lendemain, puis condamné à la pendaison le 9 janvier 1453. Il meurt alors dans l'indifférence à Rome. Il resta pendu durant trois jours

⁴⁵ Niccolò Machiavelli, *Istorie fiorentine*, libro VI, cap. 29 : En rêvant de cela, il était incapable de se comporter prudemment, ses paroles, ses manières et son comportement étaient imprudents, au point que le pape le soupçonnait. Pour éviter sa conduite, le pape a décidé de l'exiler à Bologne, où il a demandé au gouverneur de le surveiller tous les jours. Cependant cela n'a pas arrêté Lord Stefano, en fait il a continué ses affaires avec un plus grand engagement et plus de discrétion, ne consultant que ses amis; plusieurs fois, il s'est rendu à Rome avec une vitesse extrême qu'il a pu garder la date avec le gouverneur à chaque fois [Ma traduction]

⁴⁶ Henri de L'Épinois, *Le gouvernement des papes et les révolutions dans les états de l'église: d'après les documents authentiques, extraits des archives secrètes du Vatican et autres sources italiennes*, Didier et ce., 1867

au sommet du château Saint-Ange, accompagné d'autres rebelles, afin de montrer l'autorité du Pape. Il est difficile de savoir si Porcari et Cola di Rienzo voulaient mettre en place un régime républicain, ou seulement un pouvoir personnel, mais leurs combats ainsi que leurs fins tragiques sont très similaires. La vie de Porcari, lui qui a défendu la pensée florentine lorsqu'il était capitaine du peuple dans cette cité, met en lumière les différences entre Rome et Florence à la fin du Moyen Âge.

II - Florence, berceau de la pensée humaniste

1 – Émergence de l'humanisme

Il est assez difficile de dater l'émergence du mouvement humaniste. L'humanisme est un mouvement de pensée né en Italie septentrionale entre le XIII^e et le XIV^e siècle. Le mouvement est caractérisé par un retour aux auteurs et aux textes antiques. Ils servent de modèle d'écriture et de pensée. Le mot humanisme vient du latin *humanista*. Le terme est formé au XVI^e siècle. Il est associé aux *studia humanitatis*, l'enseignement de la grammaire des langues antiques, des cultures anciennes (grec et latin), mais aussi des langues vernaculaires et de la littérature. L'enseignement de la rhétorique est aussi indissociable de l'humanisme. Le terme est ensuite élargi à l'art et à la culture. Ce mouvement apparaît donc à la fin du XIII^e siècle en Italie lorsque les érudits de cette époque se sont intéressés aux textes de l'Antiquité. Cette tendance est augmentée par l'arrivée de nombreux savants grecs de l'Empire byzantin qui fuyaient l'avancée de l'empire ottoman en Europe orientale. Ils ont emmené avec eux des manuscrits antiques, mais aussi des traditions grecques et romaines. Les lettrés italiens redécouvrent donc de nombreux textes d'origines : Platon, Hérodote, Thucydide entre autres, sont traduits en latin. C'est le début de la philologie. Platon était par exemple largement méconnu en Europe occidentale au Moyen Âge. Plusieurs savants grecs enseignent le grec à Florence et des cours de grec ancien apparaissent donc dans les universités italiennes. Les différents conciles de l'Église, rassemblant l'Église romaine et l'Église d'Orient ont aussi participé à l'intégration de la culture grecque en Italie. Cet exode sera ensuite amplifié par la chute de Constantinople en 1453.

Parmi les penseurs italiens, Dante Alighieri fait figure de modèle. Considéré comme le poète majeur italien de la fin du Moyen Âge, cet écrivain, et homme politique florentin est né en 1265. Il est, avec Pétrarque et Boccace, le père de la langue italienne. Son œuvre majeure est la Divine Comédie (*Divina Commedia*), chef d'œuvre de la littérature. Il s'agit d'un poème écrit en langue vulgaire florentine et en tercets enchaînés d'hendécasyllabes (onze syllabes). Il compose cette œuvre au début du XIV^e siècle, entre 1303 et 1321. Dante incarne Le *dolce stil novo* (« nouveau doux

style »), courant littéraire issu de la poésie en langue vernaculaire à Bologne et Florence notamment. En 1303, Dante s'interroge sur la question de la langue vulgaire par rapport au latin. Il écrit le traité *De vulgari eloquentia*, où il tente de montrer l'éloquence de la langue vulgaire, notamment dans la littérature. Dante veut fonder une langue unique, pure et commune pour toutes les cités italiennes, car il considère que ces cités ont une culture commune issue de la Rome antique. Son œuvre la Divine Comédie, est une métaphore traitant de la destinée humaine contre la séduction du mal. Ce texte relate un voyage allégorique de l'auteur qui commence en enfer et se termine au paradis. Dante s'inspire largement des sources antiques de penseurs grecques, mais aussi de la mythologie antique. Il est aussi très influencé par les textes chrétiens, comme la Bible. Il est accompagné et guidé par le poète latin Virgile durant ce voyage allégorique :

« Or, regardant plus loin dans la triste carrière, Je vis une autre foule au bord d'une rivière, Et m'écriai : " Virgile, ô poète! dis-moi Quels sont ces malheureux, et quelle étrange loi Les fait passer si vite à cet autre rivage, Autant que je puis voir à travers le nuage?" Et lui me répondit : " Ne m'interroge pas, Tu l'apprendras bientôt quand nous serons là-bas Près du fleuve Achéron." Je baissai la paupière, Et demurai muet comme un homme de pierre; »⁴⁷

Virgile a notamment écrit l'Énéide, relatant le récit de la fuite et du voyage du Troyen Énée, ancêtre mythique du peuple romain, depuis la chute de Troie jusqu'à son arrivée dans le Latium, la région de Rome. L'épopée de Virgile s'inspire largement de l'Iliade et l'Odyssee. L'œuvre de Dante regorge d'allusions à la Grèce antique. Dante est aussi un homme politique florentin. Il est notamment actif à Florence, qui est secouée par la lutte entre les guelfes et les gibelins en Italie. Il est nommé prieur de la république du lys en 1300, et est couronné de succès dans ses missions diplomatiques et politiques. Un an plus tard, il est exilé de la ville. En effet, le parti qui est maintenant au commandement décide de l'exiler en tant que membre du parti guelfe blanc. Cette période d'exil dure vingt ans. La grande partie de ses œuvres sont écrites pendant son exil. Dante symbolise ce bouillonnement culturel en Italie au début du XIVe, et les prémices du premier humanisme italien qui se développe à Florence.

Francesco Petrarca, Pétrarque en français, est un humaniste et poète florentin. Né en 1304 à Arezzo, il est considéré comme le premier humaniste italien avec Boccace, ou du moins, comme le leader de ce mouvement. Tout comme Dante, la poésie de Pétrarque est restée célèbre, notamment pour son amour pour Laure de Sade. A travers ses nombreux voyages dans toute l'Europe, Pétrarque collectionne des anciens textes, comme les Correspondances de Cicéron qui étaient jusqu'à présent

⁴⁷ Dante Alighieri, *Divine Comédie*, L'Enfer Chant III

perdues. Pétrarque restaure aussi des œuvres de Virgile et de Tite-Live. L'humaniste florentin décide d'imiter Cicéron en publiant par la suite ses propres lettres. En comparant et en rapprochant les textes, le poète restitue fidèlement un grand nombre de textes. Ses voyages lui permettent de créer un réseau de lettrés à travers l'Europe occidentale, mais aussi dans l'Empire byzantin. Ce réseau de lettrés lui permet de collectionner encore plus d'ouvrages. Son poème *Africa*, qu'il écrit vers 1338, est sa première œuvre majeure. Il écrit ce texte, composé de neuf livres, un an après son passage à Rome. Il relate les exploits des romains lors de la deuxième guerre punique sous le commandement de Scipion l'Africain. Ce commandant romain est utilisé par Pétrarque dans de nombreuses œuvres lyriques mais aussi politiques. Scipion est une figure importante pour Pétrarque et un moteur de sa pensée⁴⁸. Pétrarque appelle les romains à un retour à l'Antiquité, à la splendeur de Rome. Pétrarque associe son amour pour l'Antiquité avec son cercle de connaissance pour mener cette révolution culturelle du XIV^e siècle. Il possède de nombreux relais dans la curie pontificale lorsqu'il séjourne à Avignon, notamment de la part des Colonna. De plus, sa notoriété grandit avec ses œuvres poétiques. Tous ces éléments lui permettent de rencontrer beaucoup d'érudits et de lettrés, notamment de l'Église d'Orient, à Avignon. Fasciné par Rome, il étudie longuement les inscriptions sur les vestiges antiques à Rome. Avec Pétrarque, l'intérêt pour l'épigraphie classique naît à Florence dans la seconde partie du XIV^e siècle. Les florentins prennent les inscriptions antiques comme modèle et comme source d'inspiration. Cependant, les reproductions ne sont guère rigoureuses, mais cela témoigne d'une certaine attirance pour l'écriture antique.

2 – L'humanisme au service de la République

Coluccio Salutati est né en 1331. Homme de lettre, mais aussi homme politique florentin, il est considéré comme une référence du premier humanisme florentin, faisant le lien entre Pétrarque et Boccace d'un côté, et Leonardo Bruni de l'autre. Il est né à Stignano, une petite commune près de Buggiano, en Toscane. Sa famille est obligée de s'exiler à Bologne lorsque les Gibelins prennent le pouvoir à Buggiano. Il effectue alors des études de droit à Bologne, même s'il est très intéressé par la littérature. En 1350, lorsque Buggiano intègre la République de Florence, Coluccio Salutati retourne dans sa ville natale. Il a 19 ans et il y travaille alors comme notaire et poursuit des études en littérature. Salutati maîtrise très bien le genre épistolaire ainsi que le latin, il rentre alors peu à peu dans le cercle des lettrés en Toscane, en rencontrant notamment Boccace, l'humaniste florentin. À partir de 1367, il fait son premier pas en politique en devenant chancelier de Todi, dans la province de Pérouse,

⁴⁸ Christoph Behrens, *La poésie d'un empire européen ? Pétrarque dans L'Africa, Pétrarque en Europe*, p. 41-64

appartenant aux États de l'Église. Sa carrière continue d'évoluer, puisqu'il est nommé assistant de la curie d' Urbain V un an plus tard, qui prépare le retour à Rome. Apprécié de la curie pontificale grâce à ses qualités, il devient chancelier de Lucques en 1370, qui est alors une puissance non négligeable en Toscane. En 1375, il devient Chancelier de Florence, un an après son arrivée dans la cité. Il restera Chancelier jusqu'à sa mort en 1406. La même année que sa nomination en tant que Chancelier, son ami Boccace meurt. Coluccio Salutati devient alors en quelque sorte le guide de l'humanisme italien. Il œuvre aussi pour l'enseignement du grec ancien à Florence, pour que les nouveaux érudits se familiarisent avec cette langue, très utile pour les humanistes. Bruni bénéficiera de cette action. Salutati est aussi actif en paléographie, en épigraphie et en codicologie, où il contribue grandement aux nouvelles connaissances. On lui attribue la création du point d'exclamation, et des parenthèses utilisés à partir du XV^e siècle.. Les règles concernant la coupure des mots en fin de ligne sont élaborées et basées sur la grammaire antique⁴⁹. Il étudie aussi la grammaire antique avec la correspondance de Plinius le Jeune, homme politique romain. Comme tout homme de lettre, il possédait une bibliothèque regroupant des ouvrages d'auteurs classiques antiques, mais aussi des auteurs du début du XIV^e siècle comme Pétrarque. La fonction de Chancelier implique la gestion de la diplomatie extérieure de la ville, surtout dans le contexte où se trouve Florence à ce moment là, face au pape, Grégoire XI. En effet, avec le retour du Saint-Siège à Rome, la ville de Florence craint la possible nouvelle puissance de Rome et des États pontificaux. Florence appuie alors les quelques villes qui se révoltent contre le pape en Italie centrale. La république florentine s'allie même avec Milan et avec les insurrections dans les domaines du pape. Cela freine le retour de l'Église à Rome. La guerre des Huit Saints commence et Florence est alors bannie de la chrétienté par le pape, et ses habitants sont excommuniés. Le conflit se termine en 1378 avec la paix signée à Tivoli. La fin de cette guerre entraîne le Grand Schisme d'Occident ainsi que la fin de la papauté d'Avignon. Salutati, en tant que Chancelier de Florence, et par l'intermédiaire de lettres officielles dont il a le secret, a tenté de convaincre le pape, mais n'a pas pu empêcher la guerre. Les lettres de Coluccio Salutati sont regroupées dans un ouvrage appelé *Epistolario*, qui est composé de 344 lettres rédigées par l'humaniste. Sa correspondance est divisée en deux collections. D'une part, nous avons ses lettres privées, adressées à ses amis, et d'autre part, des lettres écrites en tant que Chancelier de Florence, donc officielles.

Sa correspondance privée met en lumière les concepts du premier humanisme italien, ainsi que sa vision de la politique. Les lettres officielles de Salutati sont logiquement purement politiques et diplomatiques. Il s'inspire grandement des auteurs classiques latins tel que Cicéron et Sénèque. Son traité *De tyranno* (Sur le tyran), qu'il publie en 1400, fait probablement référence à Gian Galeazzo de la famille des Visconti de Milan. La correspondance du Chancelier de Florence témoigne de

⁴⁹ Vezin Jean, Dufour Jean. *Paléographie et codicologie*. In: *École pratique des hautes études*. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1977-1978. 1978. pp. 583-598

l'humanisme civique⁵⁰, caractérisé par l'utilisation de l'esprit et des valeurs de l'humanisme italien, inspirés de l'Antiquité classique dans la politique de la cité et la diplomatie internationale. Cette notion est forgée dans les années 1950 par Hans Baron, historien américano-allemand de la pensée politique et de la littérature de la fin de Moyen Âge italien. C'est dans son ouvrage *Crisis of the Early Italian Renaissance*, datant de 1955 qu'il théorise concrètement l'humanisme civique. La thèse de Baron porte sur un tournant : la guerre contre Milan qui est marquée par la mort de Gian Galeazzo Visconti en 1402, ennemi de Florence. Baron affirme qu'avant ce conflit, les humanistes florentins idéalisaient la vie contemplative consacrée à l'étude, notamment du latin au détriment des langues médiévales. Après cet événement, et toujours selon Baron, les humanistes préféraient participer à la vie active ainsi qu'aux affaires politiques, en se servant de leur culture humaniste favorable aux régimes républicains. Ce changement s'opère avec Salutati, qui commence une véritable réflexion de la vie politique de la cité, basée sur un équilibre institutionnel se reposant sur les classes moyennes de la cité, et sur des vertus. Pour Salutati, l'amour de la patrie est une vertu primordiale : comme il le décrit dans cette lettre à Andrea di ser Conte, le 2 juin 1366 :

« Aucun amour en effet ne peut se comparer à l'amour de la patrie. Parents, enfants, frères, amis, alliés, voisins et tous ceux à qui nous sommes apparentés relèvent de liens individuels, et ajoutés les uns aux autres, ils représentent moins que la chose publique elle-même. »⁵¹

Il oppose cette vertu, au vice, présent dans les institutions politiques, dans son œuvre *De seculo et religione* :

« Regarde donc les rois, considère les princes, contemple les républiques : qui verras-tu décider en fonction de l'utilité des sujets ? Qui citeras-tu parmi ceux qui sous le nom d'une juste suprématie n'exercent pas la tyrannie, qui ne décident pas que la plus grande justice consiste dans leur intérêt, qui ne transgressent pas impudemment les lois qu'ils fondent, et qui peuvent dire enfin, avec Sévère et Antonin : « quoique les lois ne nous obligent pas, cependant nous conformons notre conduite aux lois » [Instit. 2, 17, 8] ? Mais pourquoi déploré-je ces situations temporelles ? Regardons l'état de notre Église spirituelle. Tous ne jouent-ils pas au même jeu ? N'est-ce pas une sentence fort vraie celle que nous lisons chez le prophète.⁵²

Ces valeurs sont légitimées grâce à l'aura de l' Antiquité. De nos jours, le concept d'

⁵⁰Patrick Gilli, XVI. *Le discours politique florentin à la Renaissance : autour de l'« humanisme civique »*, p. 323-343

⁵¹ Salutati Coluccio, *Epistolario*, vol. 1, I, VII, p. 20, traduit par Laurent Baggioni dans *Des vices collectifs aux vertus peu communes. La prévalence de l'éthique républicaine dans l'humanisme politique florentin (1378-1434)*

⁵² Salutati Coluccio, *De seculo et religione*, I, 4, p. 10-11, traduit par Laurent Baggioni op. cit.

humanisme civique représente seulement l'utilisation de la culture savante dans la vie politique, car les théories de Baron ne reçoivent pas un consensus de la part des historiens⁵³.

De la constitution de Florence est un écrit politique de Leonardo Bruni, rédigé dans le but d'être lu au Concile que s'est tenu à Florence en 1439. Ce concile est le XVII^e concile de l'Église catholique et se tient dans le cadre du Concile de Bâle-Ferrare-Florence-Rome. Un concile est une assemblée d'évêque dans le but d'établir des doctrines et des dogmes communs. Ce texte est rédigé en grec, que Leonardo Bruni maîtrise parfaitement, dans le but d'être compréhensible par les évêques orientaux. L'Église catholique se trouve dans une période trouble au milieu du XV^e siècle. Bruni essaie donc ici de rapprocher l'Église d'Orient et l'Église romaine. Bruni défend les institutions républicaines florentines, face à une assemblée qui n'est pas partisane des républiques⁵⁴. Leonardo Bruni est l'une des principales figures du premier humanisme florentin., Homme politique, écrivain et donc humaniste, il est né à Arezzo en 1370, Bruni passe dix ans à Rome en tant que secrétaire de Saint-Siège du pape Innocent VII entre 1405 et 1414, avant d'obtenir la citoyenneté florentine à partir de 1416. Il obtient la citoyenneté florentine grâce à sa rédaction de l'œuvre *Historiarium Florentinarum Libri* (l' Histoire des Florentins). Par la suite, il devient Chancelier de la République Florentine en 1428, fonction qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1444. Bruni est le disciple de Coluccio Salutati. Il étudiait Pétrarque et Boccace notamment. Il a d'ailleurs écrit les *Vies de Dante et de Pétrarque*. Son œuvre la plus célèbre est sans doute *L'éloge de Florence*. Très intéressé par les langues, l' humaniste florentin fut très important dans l'étude de la littérature grecque et latine, en proposant de nombreuses traductions d'auteurs antiques comme Plutarque, Platon, et Aristote. Il a d'ailleurs traduit *La Politique* d' Aristote en 1438 en latin, soit un an avant cet écrit, car très peu de personnes maîtrisaient le grec en occident. *La Politique* est un ouvrage en huit livres d' Aristote, dans lequel le philosophe grec étudie et s'interroge sur les différentes questions que pose la vie politique d'une cité-État. Florence est marquée en 1434 par l' arrivée au pouvoir des Médicis. La seigneurie des Médicis est un bouleversement politique pour Florence, même si Cosimo de Medicis voulait laisser un semblant de républicanisme à Florence en maintenant certaines institutions républicaines florentines. Bruni doit donc s'adapter à l'arrivé d'un nouveau pouvoir, alors qu'il avait déjà servi en tant que chancelier pour la famille Albizzi. Ce texte rhétorique de Bruni décrit le gouvernement de Florence comme constitution mixte, propre à la cité de Toscane :

⁵³ Ilarria Taddei, « Entre humanisme et politique : la cité du lys dans les discours d'investiture de la seigneurie florentine au quattrocento », dans *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*, p.34

⁵⁴ Bruni Leonardo, *De la constitution de Florence (1439)*, trad. du grec par F. La Brasca, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 77-83.

« *Puisque tu souhaites connaître la nature de la constitution politique de notre cité ainsi que la manière dont elle est ordonnée, je vais essayer de te l'exposer par écrit de la façon la plus claire possible. Le régime politique des Florentins n'est ni aristocratique, ni totalement démocratique, mais constitue un mélange de ces deux types de régimes* »⁵⁵

En effet, le système politique florentin est particulier et assez unique dans la péninsule italienne à la fin du Moyen-Age. Ce mélange d'aristocratie et de république a un but précis. Cela permet d'interdire un rôle politique aux citoyens les plus pauvres comme les travailleurs manuels, et dans le même temps, cela empêche les plus grandes et les plus puissantes familles florentines de s'emparer du pouvoir pour former une véritable seigneurie comme dans les autres cités italiennes. Nous pouvons cependant remettre en question ce point de vue, notamment durant la période où Bruni rédige ce texte. La famille des Médicis avait la mainmise sur Florence, et le gouvernement des Albizzi qui les précédait était déjà considéré comme le plus oligarchique de l'histoire de la République florentine. Par exemple, Cosimo il Vecchio de la maison des Médicis, s'appuyait sur une foule favorable à ses actions pour contrôler le système d'élection des magistrats. Ainsi, il pouvait compter sur des hommes loyaux dans les organes républicains florentins. Les institutions étaient conservées, mais contrôlées par une seule famille, dans son intérêt. Ceci étant dit, cette tradition d'interdire le pouvoir aux familles les plus puissantes de la cité découle de la période des podestats au XIIe siècle: le podestat était le premier magistrat des villes du centre et du nord de l'Italie médiévale. Succédant à la charge des consuls, la plus grande différence résidait dans le fait que les podestats étaient étrangers à la cité contrairement aux consuls. Cela permettait d'éviter de prendre parti entre les familles puissantes, et de rester impartial dans l'application des lois.

La *Signoria di Firenze* était le gouvernement de la République de Florence entre le XIIIe siècle et le XVIe siècle. Dans la République florentine, les neufs prieurs étaient choisis parmi les citoyens des *Arte Maggiori* et des *Arte Minori*. Six d'entre eux étaient choisis parmi les Arts majeures, et deux étaient choisis parmi les Arts mineures. Le neuvième prieur, le Gonfalonnier de justice, était alors choisis parmi la première famille d'un des quartiers de la ville⁵⁶. Ils étaient élus pour deux mois après un tirage au sort. La limitation dans le temps de ces magistratures est un principe démocratique datant de l'Antiquité. Pour être éligible, plusieurs conditions étaient nécessaires. Tout d'abord, nous retrouvons l'âge. En effet, il fallait être âgé d'au moins 30 ans pour être *prior* (prieur). Nous pouvons y voir ici une référence à la première étape du *cursus honorum* romain. Celui-ci débuté par les questeurs (*quaestores*), qui étaient éligibles à l'âge de 30 ans pour les plébéiens après la réforme de Sylla à la fin du IIe et au début du Ier siècle av. J.-C. Les autres conditions sont les liens de parenté.

⁵⁵ *Ibid*

⁵⁶ Ilaria Taddei, *Entre système politique et culture dans la Florence des Albizzi (1382-1434). Une convergence nouvelle*

En effet, il est impossible d'être éligible si quelqu'un de sa famille est déjà en fonction. Nous retrouvons ensuite la périodicité. Cela signifie qu'il n'est pas possible d'être éligible si la personne occupait déjà une fonction récemment. Enfin, la dernière condition était de ne pas être endetté. Toutes ces règles ont pour but de limiter le pouvoir d'un individu ou d'une famille sur la cité. Leonardo Bruni nous explique le fonctionnement des élections :

« En effet, les noms de tous ceux qui ont été déclarés éligibles et aptes sont inscrits séparément et placés dans des bourses correspondant aux circonscriptions de la cité. Celle-ci est divisée en quatre parties que nous appelons des quartiers, et il y a le même nombre de bourses qui renferment les noms de ceux qui ont été déclarés aptes. Quand vient le moment de désigner de nouveaux magistrats, on tire au sort dans ces bourses deux noms pour chaque quartier de la cité. Des bourses distinctes pour chacun des quartiers contiennent les noms destinés à être gonfaloniers, car cet honneur échoit à tour de rôle à chacun des quartiers, puisque c'est un honneur auquel doit avoir accès la cité tout entière »⁵⁷

Le tirage au sort pour nommer les magistrats est une pratique datant de l'Antiquité⁵⁸. A Athènes, le tirage au sort caractérise le régime démocratique qui est en place depuis le Ve siècle avant J.C. La démocratie athénienne utilise le tirage au sort pour confier une magistrature à un citoyen athénien éligible, c'est à dire, si il a plus de 30 ans et si il n'a pas de dette. Les magistrats élus doivent élaborer et préparer les lois, qui sont ensuite votées par les différentes institutions comme l'Assemblée du peuple et le Tribunal du peuple. Le cas de la République romaine est un peu différent. Il y a tout d'abord une signification religieuse détachée d'une pratique démocratique. Tout les citoyens ne sont pas égaux. Le tirage au sort est nécessaire pour faire un choix entre gens égaux. Par exemple, nous pouvons citer les *comices centuriates*. Il s'agit d'une assemblée du peuple romain qui est divisée en groupes censitaires. Cette assemblée a pour but de voter les propositions de lois et l'élection des magistrats. Le tirage au sort est utilisé pour désigner la centurie prérogative, c'est à dire, la centurie qui va voter en premier⁵⁹. Les autres centuries votent ensuite, selon l'ordre censitaire. La centurie prérogative qui est choisie par le tirage au sort est considérée comme choisie par les dieux, comme l'aura d'un présage⁶⁰. Elle influence donc les autres centuries. Les autres centuries ont alors pour rôle de confirmer le vote de la centurie prérogative. Pour les *comices tributes* (basées sur les tribus romaines), qui élisaient les questeurs et les édiles curules, l'ordre de dépouillement était tiré au sort. Arrivé à un certain nombre de votes, le magistrat pouvait être élu sans atteindre la majorité. De ce

⁵⁷ Bruni Leonardo, *De la constitution de Florence (1439)*, trad. du grec par F. La Brasca, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 77-83.

⁵⁸ Virginie Hollard, *Tirage au sort et élections dans la Rome antique. Y a-t-il eu une démocratie romaine ?* Dans *Participations 2019/HS (Hors Série)*, pages 117 à 137

⁵⁹ *Ibid*

⁶⁰ *Ibid*

fait, l'ordre de dépouillement influençait grandement sur les élections. Il existait aussi, au début de la République romaine, un tirage au sort entre les différents magistrats, pour connaître leurs fonctions, avant l'instauration du *cursus honorum*. Les utilisations du tirage au sort par la démocratie athénienne et le système politique romain sont très différentes. Athènes confie le choix des magistrats au tirage au sort, tandis que la république romaine lie le tirage au sort à une manifestation divine pour connaître l'ordre du vote. Nous pouvons donc rapprocher le système de vote de la République du lys au système de vote athénien, même s'il diffère sur bien des aspects, comme nous l'avons montré. En ce qui concerne la forme de gouvernement, le système florentins se rapproche beaucoup plus du système romain.

Les neufs prieurs sont accompagnés par des conseillers et des collaborateurs (*Collegi*)⁶¹. Au nombre de 28, ils sont répartis entre les *Dodici Buonomini*⁶² et les *Sedici Gonfalonieri*. Même s'ils ne résidaient pas en continu dans la *Palazzo della Signoria*, ils étaient présents pour gérer les affaires publiques et assister les Neuf. Les prieurs ont un pouvoir considérable, car toute proposition doit recevoir leurs consentements. Les lois portent sur les déclarations de guerre, d'alliance, de charges publiques, et sur le système fiscal etc. Il existe deux conseils distincts à Florence durant cette période. Tout d'abord, il y a le Conseil du Peuple, représentant trois cents membres en tout. Il s'agit du premier conseil qui examine les lois et les affaires acceptées par les Neufs. Si la proposition est acceptée majoritairement, alors elle est étudiée par le second conseil qui est le Conseil des Notables, représenté par deux cents membres. Là encore, si la proposition est majoritairement acceptée, la loi devient alors active. Si le Conseil du Peuple est en désaccord avec ce qui a été décidé et voté par les Neuf et leurs collègues, la mesure en question est frappée de nullité et ne peut pas être transmise à l'autre conseil. Les trois organes de la République florentines doivent accepter la proposition de loi. Selon Leonardo Bruni, les lois sont promulguées avec la mention : « *il a été décrété par le Conseil et par le peuple florentin* »⁶³. Pour ma part, je trouve qu'il y a une référence à la devise latine *Senatus populusque Romanus* (Le Sénat et le peuple romain). Cette devise, souvent abrégée SPQR, est l'emblème de la République romaine, et représente le pouvoir politique romain.

Concernant les lois de la cité, Leonardo Bruni nous écrit : « *Nous nous contenterons donc pour le moment de dire que la cité se base sur les lois des Romains, dont elle est même une colonie. En effet le dictateur Sylla fonda cette colonie avec les meilleurs des Romains, si bien que nous avons les mêmes lois que notre cité-mère* »⁶⁴. Le Chancelier de Florence associe Sylla et une colonie de vétérans à la fondation de Florence. Alors que Florence était traditionnellement associée à César, nous

⁶¹ Bruni Leonardo, *De la constitution de Florence (1439)*, trad. du grec par F. La Brasca, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 77-83.

⁶² Ilarria Taddei, « Entre humanisme et politique : la cité du lys dans les discours d'investiture de la seigneurie florentine au quattrocento », dans *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*

⁶³ Bruni Leonardo, op. cit.

⁶⁴ *Ibid*

pouvons observer un tournant au XIV^e siècle , pour se détacher de la vision de tyran de César. Il est alors logique pour les humanistes florentins de rapprocher Florence, défendant la liberté, avec l'époque républicaine de Rome. Sylla est un général romain et homme politique nommé deux fois consuls, né en 138 av J.C et mort en 78 av J.C. Il existe un débat parmi les historiens concernant les origines de Florence, mais traditionnellement, l'histoire de Florence commence en 59 av J.-C, soit bien après Sylla. Mais, il était fréquent, au XIV^e siècle, de modifier la fondation des cités pour défendre ses idéologies. Leonardo Bruni associe aussi sa cité avec le droit romain. Considéré comme l'un des premiers systèmes juridiques, le droit romain est à la fois écrit, mais aussi non écrit : il s'agit alors de coutume. Les lois romaines ont continué d'exister tout au long du Moyen Âge. D' une part, dans l'Empire byzantin, qui découle de l'Empire romain d'Orient, le code Justinien fait toujours office de socle, qui est modifié selon l'évolution de la société du Moyen-Age. En Europe occidentale, malgré la chute de l'Empire romain, la culture romaine, et de nombreuses lois romaines ont perduré. Il n'est donc pas étonnant de voir Bruni relater ce fait, mais il est bien plus intéressant de voir la manière dont il utilise la fondation de Florence pour justifier cette utilisation des lois romaines. Ce discours de Leonardo Bruni se rapproche des thèses d'Aristote et de Polybe, théoriciens politiques et historiens grecs du I^{er} siècle av J.-C, sur la question des gouvernements mixte comme celui de la République du lys. Pour ces auteurs, un gouvernement mixte est la meilleure forme de gouvernement possible, en opposition à la tyrannie.

3 – La florentina libertas

Istoria Di Firenze est une œuvre écrite par Gregorio Dati au début de XV^e siècle, entre 1408 et 1409. C'est une œuvre qui relate les événements et la vie de Florence de 1380 jusqu'à 1405. Gregorio Dati est un chroniqueur et marchand florentin né en 1362. Pour les historiens, il incarne le marchand de soie typique de la fin du Trecento et du début du Quattrocento. Très rapidement, il met un pas, en débutant comme apprenti à l'âge de 13 ans dans le commerce de la soie pour suivre les traces de son père qui était lui aussi marchand de soie. En 1390, il décide de rejoindre son frère , qui se trouve alors à Valence. Ses activités l'amènent dans diverses villes commerçantes de l'époque comme Barcelone. Son commerce est plutôt fluctuant : Il nous raconte dans son œuvre qu'il est proche de la faillite tandis qu'il commerçait à Valence. Valence, à cette époque, est en plein essor économique dans le monde méditerranéen. Ses textes nous permettent d'avoir un très bon aperçu de ses affaires. La concurrence d'autres commerçants ainsi que la présence de pirates dans cet espace peuvent expliquer son commerce quelque peu fluctuant. Ses activités le ramènent de temps en temps dans la cité de Toscane. Dati s'installe définitivement à Florence à partir de 1407. Il participe activement à

vie politique de la cité en occupant plusieurs fonctions, comme consul de l'Arte della Seta. L'Arte della Seta est la Guilde de la Soie à Florence. Toutes ces corporations marchandes de Florence s'étaient rassemblées et organisées au XIIe siècle sous le nom d'Arti di Firenze. Les Arti Maggiori étaient les arts majeures, dont faisait partie l'art de la soie. Chacune de ces corporations était dirigée pendant un an par des magistrats que l'on appelait podestats ou consuls. Ces nombreuses connaissances et expériences acquises dans le domaine du commerce, de même que sa fortune personnelle lui ouvrent les portes de la politique de la ville de Florence. C'est comme cela que Goro Dati est nommé onze fois consul de l'Arte della Seta. Il devient d'ailleurs prieur de la Signoria di Firenze en 1425.

En tant que chroniqueur, Gregorio Dati a écrit beaucoup d'ouvrages qui nous sont parvenus. Le texte de Gregorio Dati est une œuvre qui retrace sa carrière dans le domaine du commerce. On y retrouve ses différents investissements, les registres, ses contrats et des partenaires commerciaux. Nous retrouvons aussi les aspects de sa vie privée, notamment familiale, la gestion de son héritage. Nous savons par exemple que Dati a eu quatre épouses et 26 enfants. Cela s'explique par le décès de ses épouses durant l'accouchement ou la grossesse. C'est une source très importante pour les historiens qui nous donne un aperçu de la vie de Florence au Moyen Âge, à travers ces activités commerciales, économiques et sociales. Dati a aussi écrit *Le Libro Segreto* vers 1404. Il s'agit d'un livre beaucoup plus personnel écrit dans le but d'expié ce qu'il ressentait comme ses quarante premières années de péchés dans sa vie commerciale. Dans ce livre, Dati tente de discerner ce qui est bien de ce qui est mauvais dans son quotidien et ses actions. Cela nous permet, à travers cet aspect privé, de retracer et de comprendre la vie politique et économique de Florence aussi. Sa troisième œuvre majeure, et l'œuvre qui nous intéresse le plus ici est *Istoria Di Firenze*. *Istoria di Firenze* est une œuvre découpée en neuf chapitres. Dati nous relate la vie de la cité de Toscane entre 1380 et 1406, et son rôle face à la montée des Visconti du duché de Milan. Il est alors intéressant de se pencher sur les enjeux et le rôle de Florence dans ce conflit dans la péninsule italienne. Cette guerre est le témoin de la pensée florentine à cette époque.

Gian Galeazzo Visconti est un noble milanais né en 1351. D'abord seigneur de Milan, il devient Duc de Milan à partir 1395. Son père Galeazzo Visconti, ainsi que son oncle étaient seigneurs de Milan. Dati nous raconte : « *Dunque essendo la Provincia di Lombardia sotto il governo de suo Tiranni piu che mai susse, in parte, o gran parte d'essa signoreggiata de Messer Galeazo et da Messer Bernabo della casa de Visconti di Milano frategli carnali;* »⁶⁵ (Ainsi, comme la Province de Lombardie était plus que jamais sous le gouvernement de ses tyrans, elle était soumise, en partie ou en grande partie, à Messer Galeazo et Messer Bernabò de la maison Visconti de Milan, frères de sang.

⁶⁵Gregorio Dati, *Istoria di Firenze dal 1380 al 1405*, éd. L. Pratesi, 1904 libro primo

[Ma traduction]. Dès l'âge de 9 ans, en 1360, son père décide de lui faire épouser Isabelle de Valois, la fille du roi de France Jean II le Bon. Ce mariage avait pour objectif évident de renforcer les liens entre la famille Visconti et la famille royale française. Il s'agissait d'une pratique assez commune pour former des alliances. Gian Galeazzo prend ainsi le titre de comte de Vertus (ancienne ville française de Champagne), titre créé et donné par le père d'Isabelle de Valois. Cette union ne dure pas longtemps et n'est que très peu bénéfique, car la plupart de leurs enfants meurent avant d'atteindre l'âge adulte, et Isabelle décède de la suite de l'accouchement de leur dernier enfant. Le comte de Vertus décide alors d'épouser la fille de Barnabò, sa cousine Catherine. Les tensions montent entre Barnabò et son neveu. En effet, à la mort de Galeazzo Visconti en 1378, Barnabò néglige son neveu Gian Galeazzo, en privilégiant sa personne et ses fils. Certaines fonctions sont attribuées à Gian Galeazzo en Lombardie, comme la gouvernance de la partie occidentale, mais il apparaît certain que Barnabò veut gouverner seul. De plus, il considère ses fils comme les héritiers légitimes de la seigneurie lombarde au détriment de son neveu. A partir de ce moment là, Gian Galeazzo élabore un plan sur le long terme pour se venger de son oncle et récupérer le titre de son père. Son mariage avec sa cousine, la fille de Barnabò avait pour objectif de se soumettre aux volontés de son oncle. Barnabò avec cette union, imaginait pouvoir empêcher une rébellion de la part de son neveu. Gian Galeazzo organise alors un coup d'État pour reprendre le trône. C'est en 1385, à la tête d'une petite armée et accompagné par ses alliés fidèles, que Gian Galeazzo décide de marcher sur Milan contre le seigneur. Barnabò et ses fils sont alors faits prisonniers, puis ils sont enfermés dans une tour du château de Porta Giovia, à Trezzo sull'Adda. Barnabò meurt empoisonné par son neveu juste après avoir été enfermé, ce qui marque la fin de la vengeance de Gian Galeazzo, qui devient à présent le seul seigneur de la puissante Milan. Le nouveau seigneur de Milan, désirent plus de pouvoir, porte alors son regard sur d'autres régions de la péninsule italiennes. Les objectifs sont clairs : l'expansion lombarde et l'unification italienne rêvée par Gian Galeazzo autour de Milan.

Les conquêtes milanaises par les Milanais avaient déjà commencé sous le règne de Barnabò et Galeazzo Visconti. A la fin du Trecento, la cité milanaise est la puissance montante de l'Italie. La première conquête de Gian Galeazzo est la ville de Vérone, qu'il prend en 1387. Vérone était déjà en quelque sorte placée sous protectorat de la famille Visconti. En effet, les héritiers légitimes étaient sous protectorat de Milan. La cité de Vérone était grandement endettée et fragmentée par les luttes familiales. De plus, l'instabilité politique sous la domination de la famille de Della Scala avait grandement fragilisé la seigneurie de Vérone. Cette instabilité est marquée par exemple par la prise de pouvoir par la force d'Antonio Della Scala. En effet, il a fait assassiner son frère. Gian Galeazzo décide d'utiliser cet événement pour déclarer la guerre à Vérone. En 1388 et après quelques batailles, l'armée véronaise est alors facilement vaincue par Milan. Vérone n'est donc plus indépendante. Antonio Della Scala, alors qu'il essaye de reconstituer une armée pour marcher sur Vérone contre les

Visconti, meurt brutalement d'une maladie. Sa mort entraîne la fin de la domination des Della Scala à Vérone. Quelque temps après, en 1390, le duché de Milan fait tomber la ville de Padoue. D'autre part, le protectorat de Milan est étendue jusqu'à Sienne et Pérouse. Gian Galeazzo profite de l'instabilité politique en Italie pour s'emparer de ces régions et tenter d'unifier toute l'Italie du nord. Florence se sent logiquement menacée par l'expansion Lombarde des Visconti, et décide de s'entourer d'alliés pour former une armée capable de rivaliser avec les Visconti. Florence résiste ainsi aux rêves d'expansion de Gian Galeazzo. Ce conflit est un témoin de la *florentina libertas* si chère à la république florentine, qui fait presque figure d'exception face aux seigneuries en Italie⁶⁶. Ceci est expliqué vers la fin de l'oeuvre de Dati : « *e puo i Fiorentini nati di que Romani liberi, seguintando la nature loro, hanno sempre sospetto di ch potess occupare, o tenere loro libertà del loro reggimento popolare, e civile, e per questo sono nimici di chi studia occupare per tirannia, e superbia la liberta* »⁶⁷ (Les Florentins, nés de ces Romains libres, ont continué à suivre leurs coutumes, ont continué à se méfier de ceux qui peuvent les conquérir ou prendre leur liberté, alors ils sont devenus l'ennemi de ceux qui recherchent la tyrannie et ceux qui recherchent la suppression arrogante de la liberté) [Ma traduction]. A Florence, Gian Galeazzo est considéré comme un tyran digne de l'Antiquité, ce qui contraste fortement avec les traditions républicaines de Florence, héritière de la République romaine. En 1395, Gian Galeazzo décide de se séparer du titre de seigneur et devient alors duc de Milan. Cette notion de liberté, très présente à Florence, est utilisée contre le pape, l'Empereur, et contre les seigneurs régionaux voulant étendre leurs territoires. Istoria Di Firenze de Gregorio Dati, homme politique florentin contemporain de cette époque, nous permet de comprendre le contexte politique dans lequel Florence se trouve.

L'oeuvre de Leonardo Bruni *Laudatio Florentinae urbis* (L'éloge de Florence), écrite entre 1402 et 1404, est un texte faisant l'éloge de la ville de Florence. Bruni nous décrit la beauté naturelle de sa ville, presque divine, que rien ne peut égaler : « *Car la ville elle-même est ainsi faite que l'on ne peut rien trouver qui ait plus d'éclat ou de splendeur sur toute la surface de la terre* »⁶⁸. De plus, l'humaniste nous décrit les valeurs autour de la liberté républicaine de la cité florentine. Ces valeurs font écho à la république romaine, période où Florence fut fondée en 59 av J.-C, sous le nom latin *Florentia*, près du fleuve Arno. Cette oeuvre est inspirée des auteurs grecs de l'Antiquité. Il s'inscrit dans le genre du discours rhétorique épideictique (ou panégyrique). C'est un style de discours élogieux

⁶⁶ Andrew P. McCormick, « Goro Dati and the romans origins of Florence », Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance - Tome XLVI - 1984 - n° 1, pp. 21-35

⁶⁷Gregorio Dati, Istoria di Firenze dal 1380 al 1405, éd. L. Pratesi, 1904, libro ottavo, p.113

⁶⁸ Bruni Leonardo, *Éloge de Florence (1403-1404)*, trad. du latin par L. Bernard-Pradelle, dans Raisons politiques, 36 (2009/4), p. 45-63.

envers une personne, une ville, une nation. Bruni lui même, dans une lettre écrite pour l'archevêque de Milan en 1437, nous indique qu'il s'est inspiré de l'Oraison Panathénaïque d'Aelius Aristide, rédigée en 150 après J.-C :

« Ce n'est pas sans réflexion ni à la légère que nous avons entrepris cet ouvrage, et nous n'avons pas avancé selon notre propre bon plaisir, à l'aveuglette et dans l'incertitude, par des sentiers inconnus, à la manière des voyageurs, mais Aristide (un célèbre orateur grec, un homme tout à fait éloquent, dont le très beau discours De laudibus Athenarum est conservé), sûr et certain de sa route, nous a servi de guide tout au long de ce chemin et de l'avancée de l'éloge. »⁶⁹

L' Oraison Panathénaïque d'Aelius Aristide est un discours faisant l' éloge de la ville d' Athènes. Ce type de discours peut se faire sans objectivité au détriment de la vérité. Nous pouvons même rapprocher ce genre de discours à de la propagande pour le régime. En reprenant un style grec antique, et en défendant la liberté républicaine, Bruni inscrit Florence dans la lignée des plus grandes républiques antiques, c'est à dire, Rome, mais aussi Athènes, qui n'était certes pas une république, mais qui était sous un régime politique démocratique pour l'Antiquité. En effet, la cité d' Athènes avait alors inventé le concept d'isonomie, qui correspond à l'égalité civique et politique. Ainsi, Bruni déclare : *« Aussi que l'on n'aille pas m'accuser à tort, et que l'on ne m'objecte pas les actions d'individus particuliers, pas plus que l'on oppose les vols de Verrès à la retenue des Romains, ou la lâcheté de Thersite au courage des Athéniens⁷⁰»*. Cet amour pour la liberté à Florence , la *florentina libertas*, est visible à bien des niveaux. Tout d'abord, elle se traduit par un régime politique républicain étudié un peu plus tôt, qui inclut l'égalité des citoyens florentins devant la loi, des institutions d'États s'équilibrant et empêchant une prise de pouvoir en théorie. Elle se traduit aussi par une opposition aux tyrans de certaines cités d' Italie voulant étendre leur hégémonie sur la péninsule italienne, comme par exemple les Visconti, que nous avons vu auparavant. Au moment où il écrit ce discours, Bruni est Chancelier de Florence. Ce titre implique une gestion de la diplomatie extérieure ainsi qu'une gestion de la vie intellectuelle et culturelle de la cité de Toscane. Depuis le début du XIVe siècle, Florence connaît un essor culturel, artistique et économique sans précédent, pourtant l'histoire de Florence est très mouvementé tout au long de ce siècle. La ville est marquée par la révolte des Ciompi en 1378. La révolte des Ciompi est un soulèvement populaire composé de la classe sociale la plus pauvre des

⁶⁹ Clémence Revest, *Les enjeux de la transmission aux origines de l'humanisme : l'exemple de l'Éloge de la ville de Florence de Leonardo Bruni*, *Questes*, 11,2007, p. 7-16

⁷⁰ Bruni Leonardo, *Éloge de Florence (1403-1404)*, trad. du latin par L. Bernard-Pradelle, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 45-63.

travailleurs de l'industrie textile. Il s'agit d'un bouleversement important pour la république de Florence. La révolte fonctionne et les révolutionnaires prennent le pouvoir et revendiquent des droits. Ils restent au pouvoir très peu de temps à cause notamment de certaines divisions en interne. La famille Albizzi prend le pouvoir à la suite des Ciompi, annule les réformes, et met en place un gouvernement beaucoup plus oligarchique pendant plusieurs décennies. Le régime est qualifié de république, mais il s'agit d'une république très différente des républiques que nous connaissons aujourd'hui. Le régime des Albizzi peut être vu comme l'un des plus oligarchiques de l'histoire de la République de Florence. L'éloge de Florence du début du XV^e siècle s'inscrit dans ce contexte. Outre la cité elle-même, Bruni fait aussi l'éloge des florentins à travers plusieurs références de guerre menées par les romains contre leurs ennemis. Pour lui, les florentins sont les dignes descendants des romains, car ils résistent contre les envahisseurs pour défendre la liberté :

« À la vue de forces si considérables toutes les autres républiques avaient été plongées dans la terreur et cédaient aux circonstances. Or, il fut impossible de terroriser la grandeur d'âme des Florentins, et ils jugèrent qu'ils ne devaient pas renoncer à leur dignité première. Ils savaient en effet qu'il appartenait à la race romaine de lutter contre l'ennemi pour la liberté de l'Italie. C'est ainsi, avaient-ils entendu dire, que leurs ancêtres avaient lutté contre les Cimbres, contre les Teutons, et aussi contre les Gaulois, qu'ils n'aient pas redouté la fougue de Pyrrhus ou la fourberie d'Hannibal.⁷¹

La référence à Hannibal est peut-être la plus marquante ici. En effet, la deuxième guerre punique est une guerre qui a opposé la république romaine à Carthage entre 218 et 202 avant J.C. Il s'agit du deuxième conflit entre les deux puissances (le troisième conflit appelé la troisième guerre punique est marqué par la destruction de Carthage). Les Carthaginois, en grande difficulté après leur défaite durant la première guerre, tentent de prendre leur revanche face à Rome. Cette guerre est restée très célèbre notamment pour Hannibal et ses éléphants traversant les chaînes de montagne, et pour la victoire de Scipion l'Africain à la fin du conflit. Comme mentionné par l'auteur, les romains n'ont pas été les agresseurs pendant ce conflit, et après plusieurs batailles perdues face à Hannibal, la République romaine est sortie victorieuse de cette guerre. Comme il s'agit de l'une des victoires les plus importantes de l'histoire de Rome, le choix de Bruni n'est pas anodin. Nous voyons donc que Bruni utilise plusieurs méthodes pour son discours. Tout d'abord, il reprend un style antique élaboré par les grecs : entre son discours et celui d'Aélius Aristide, il y a une similarité au niveau de la forme, mais aussi au niveau du contenu⁷². Certains passages sont repris totalement par Bruni, et les thèmes évoqués sont identiques. Nous retrouvons tout d'abord les origines de la cité et de son peuple, la

⁷¹ *Ibid*

⁷² Clémence Revest, *op. cit.*

volonté de combattre l'injustice et de lutter contre les agresseurs pour défendre la liberté, ainsi que l'argumentation sur la supériorité de cette ville sur les autres dans tout les domaines (politique, militaire, culturelle). Pour l'éloge de Florence, il faut bien sûr ajouter les références à Dieu, depuis que Chrétienté s'est affirmée en Europe. A Florence, à la fin du XIVe et au début du XVe siècle, le terme de *libertas* est souvent utilisé par les humanistes et les hommes politiques florentins dans leurs discours, tel que Leonardo Bruni et Coluccio Salutati. Pour ces penseurs humanistes florentins, leur cité est la digne héritière de la République romaine. Cependant, la notion de *libertas* peut être remise en cause. La ville de Florence a aussi étendu son territoire par la guerre, comme par exemple avec la conquête de Pise en 1406. En effet, la cité fut d'abord vendue à la République florentine en 1402, puis complètement annexée dans le sang après une courte résistance. Florence, qui défend la liberté, peut aussi participer à des guerres de conquêtes. Ces discours des humanistes florentins ne montrent pas les zones plus sombres de la République florentine. Si l'on se base sur la République romaine, qui était largement impérialiste, alors, la République florentine s'en inspire parfaitement. Mais la notion de liberté est assez contradictoire avec la guerre, et l'expansion sur les États environnants dont a fait preuve Florence au XIVe et XVe siècle.

Conclusion:

Souvent oubliée, la fin du Moyen Âge en Italie connaît des bouleversements politiques et culturels importants. Les prémices du premier humanisme italien émergent d'abord à Florence avec Dante, puis Pétrarque et Boccace affirment ce mouvement culturel au Trecento. Ce mouvement s'exprime par un retour à l'Antiquité sur de nombreux aspects de la vie. La redécouverte des auteurs antiques, aussi bien grecs que romains, bouleverse la littérature, la poésie de la fin du Moyen Âge. L'épigraphie se développe avec ce courant, nécessaire pour déchiffrer les inscriptions latines et grecs sur les nombreux vestiges encore existants après près de dix siècles, surtout à Rome qui fait figure de musée à ciel ouvert. Les vestiges romains sont un enjeu considérable pour la cité à la fin du Moyen Âge. Il s'agit d'un enjeu tout d'abord politique pour les riches familles romaines, et pour l'Église romaine, car s'associer avec des vestiges d'une période souvent idéalisée permettait d'assurer sa notoriété et sa légitimité. C'est aussi un enjeu économique, car les roches et les blocs de marbre utilisés par les Hommes de l'Antiquité sont nobles, et ont donc une valeur marchande intéressante. Au niveau politique, les humanistes intègrent pleinement le gouvernement de Florence, notamment avec

Coluccio Salutati et Leonardo Bruni entre la fin du XIV^e siècle et le XV^e siècle. Ce lien étroit entre humanisme et politique est nommé humanisme civique par Hans Baron au milieu du XX^e siècle. Cette notion, qui a évolué au fil des années, symbolise l'utilisation de l'esprit et des valeurs de l'humanisme italien, inspirés de l'Antiquité classique, dans la politique de la cité et la diplomatie internationale. Nous pouvons alors nous demander si l'humanisme a influencé le gouvernement de Florence, ou si le gouvernement de Florence a intégré des humanistes pour défendre l'idéologie de la cité. Des humanistes, tels Salutati et Bruni, qui ont été Chanceliers de Florence, ont défendu l'esprit républicain des florentins contre les autres cités italiennes. Cet esprit républicain, très différent d'aujourd'hui car beaucoup plus oligarchique, vante la *florentina libertas*, propre à la ville de Florence. Cette liberté est héritée de ces ancêtres de la République romaine. Le recours aux grandes figures de l'Antiquité romaine, mais aussi grecque, est systématique dans les discours rhétoriques des humanistes pour servir l'idéologie républicaine florentine. Concernant les auteurs, Tite-Live et Sénèque sont largement étudiés et cités. Au niveau des hommes politiques, la figure de Cicéron, homme politique célèbre de la fin de la république romaine, est souvent reprise pour justifier la République florentine et son gouvernement mixte entre démocratie et aristocratie. Cicéron illustre aussi le mélange entre les fonctions d'homme politique et d'homme de lettre, comme les humanistes florentins. Sylla est quant à lui représenté comme le fondateur de la cité de Toscane, pour servir la pensée florentine de cette époque. Les actions de Scipion l'africain, général romain durant la deuxième guerre punique, sont très souvent reprises par les plus grands humanistes florentins comme Pétrarque, Salutati, et Bruni. Il est alors intéressant de se pencher sur Scipion l'africain, et l'héritage qu'il a laissé à Rome après la deuxième guerre punique. Cet héritage se poursuit donc jusqu'au Moyen Âge, notamment avec l'œuvre *Africa*, de Pétrarque. Cette guerre est sans doute le conflit le plus important de l'histoire de la République romaine. Il symbolise chez les humanistes la volonté de défendre sa patrie contre les agresseurs extérieurs, donc la liberté contre la tyrannie si chère à Florence.

Nous distinguons souvent la situation de Rome et de Florence à la fin du Moyen Âge. Florence est alors considérée comme le berceau de l'humanisme, et Rome est décrite dans un conflit constant entre le Pape, les grands barons romains, et le peuple. Mais, les liens entre les deux cités sont en réalité assez réduits. L'humanisme se développe peut être un peu plus tardivement à Rome, mais ce mouvement est quand même très présent dès le Trecento. Les Chanceliers florentins Bruni et Salutati ont aussi travaillé pour la curie pontificale. Pétrarque est largement actif dans les deux villes, lui qui est fasciné par les vestiges romains. Il est très influent dans le combat de Cola di Rienzo à Rome, qui puise son idéologie de défense et de représentation du peuple contre le pouvoir en place dans l'humanisme du Trecento. Cola di Rienzo est l'incarnation de cette volonté d'un retour à l'Antiquité à Rome. Sensible à la culture humaniste depuis sa jeunesse, celui qui s'est proclamé tribun de Rome et envoyé de Dieu connaît un destin tragique, dépassé par les événements qu'il a créés. Un siècle plus

tard, durant le Quattrocento, Stefano Porcari, héritier spirituel de Cola di Rienzo, connaît le même sort après plusieurs tentatives d'insurrections contre le pouvoir pontifical à Rome, lui qui avait été nommé capitaine du peuple à Florence en 1427. Les liens étroits entre les seigneurs romains et l'Église à Rome, même si elle est éloignée de la cité tout au long au long du XIVe siècle, sont un obstacle considérable pour la mise en place d'une République à Rome, qui avait déjà été souhaitée en 1144 avec la Commune de Rome et le soulèvement populaire qui a réinstauré le Sénat romain. Nous voyons donc que les liens entre les deux villes sont très étroits car de nombreux échanges existent. Nous pouvons même étendre ces échanges à d'autres cités italiennes comme Bologne, Venise, Milan, qui participent grandement à cet essor de la pensée humaniste au XIVe et XVe siècle.

En parallèle, se développent des généalogies mythiques à Rome mais aussi en Italie. Les républicains s'associent avec des grandes figures républicaines comme Caton l'Ancien et Cicéron. L'Église romaine s'inspire des grands empereurs romains. Les Visconti de Milan se proclament descendant d'Énée, ancêtre de Romulus et Remus, les fondateurs mythologiques de Rome dans le Latium. La filiation troyenne des romains est aussi reprise chez de nombreuses familles romaines. Le mythe des origines troyennes est un mythe fondateur pour les romains,⁷³ et pour beaucoup d'autres cités. La circulation de l'Enéide de Virgile participe grandement à la propagation de cette idée, qui donne donc des origines très nobles à la civilisation romaine. Il s'agit d'une piste de recherche très intéressante, tout comme la figure du général romain Scipion l'Africain, ou de l'homme politique Cicéron.

Cette période témoigne aussi de l'idée d'une Italie unie et d'une civilisation italienne qui partage la même culture, cette culture issue de l'Antiquité. Cet aspect est largement repris par les premiers humanistes, tel Dante et Pétrarque, qui travaillent pour la création d'une langue italienne commune, basée sur les langues vulgaires, issues du latin. Cola di Rienzo, quant à lui, donne la citoyenneté romaine à tout les citoyens des cités italiennes dans sa nouvelle Constitution lorsqu'il arrive au pouvoir. Nous pouvons y voir ici l'émergence de l'idée d'un retour à l'unité italienne, comme pendant sa période antique.

⁷³ Arnold ESCH, *La guerra di Troia nella Campagna Romana. I registri doganali di Roma come fonte per l'onomastica nel Lazio del Quattrocento*, RR. Roma nel Rinascimento. Bibliografia e note, 2006 (Scritture per Massimo Miglio), p. 17-19

Sources éditées :

Anonimo romano, *Cronica*, A cura di Giuseppe Porta Milano, Adelphi, 1979

Bruni Leonardo, *De la constitution de Florence (1439)*, trad. du grec par F. La Brasca, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 77-83.

Bruni Leonardo, *Éloge de Florence (1403-1404)*, trad. du latin par L. Bernard-Pradelle, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 45-63.

Bruni Leonardo, *Introduction aux principes de la morale*, trad. par C. Carraud, dans *Conférence*, 24 (2007), p. 639-683.

Dante Alighieri, *Divine Comédie*, traduite en vers français par M. Antoni Deschamps

Dati Gregorio, *L'Istoria di Firenze dal 1380 al 1405*, éd. L. Pratesi, 1904

Niccolò Machiavelli, *Istorie fiorentine*, libro VI, cap. 29

Pétrarque, *liber sin nomine*, traduit par Rebecca Lenoir

Salutati Coluccio, *De seculo et religione*, I, 4, p. 10-11, traduit par Laurent Baggioni

Salutati Coluccio, *Epistolario*, a cura di Francesco Novati, 1911

Bibliographie :

Andrew P. McCormick, *Goro Dati and the romans origins of Florence* , Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance - Tome XLVI - 1984 -n 1, pp. 21-35

Arnold ESCH, *La guerra di Troia nella Campagna Romana. I registri doganali di Roma come fonte per l'onomastica nel Lazio del Quattrocento*, RR. Roma nel Rinascimento. Bibliografia e note, 2006 (Scritture per Massimo Miglio), p. 17-19

Cesare D'Onofrio, *Visitiamo Roma mille anni fa. La città dei Mirabilia (Roma 1988)*

Clémence Revest, *Les enjeux de la transmission aux origines de l'humanisme : l'exemple de l'Éloge de la ville de Florence de Leonardo Bruni* , *Questes*, 11,2007, p. 7-16

Christoph Behrens, *La poétique d'un empire européen ? Pétrarque dans L'Africa, Pétrarque en Europe*, p. 41-64

Crouzet-Pavan É., *Renaissances italiennes 1380-1500*, Paris, 2007.

Crouzet-Pavan É., Crouzet D. et Desan P. (dir.), *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*, Paris, 2014.

Daniela Porro, « La restituzione della capitale epigrafica nella scrittura monumentale: epitafi ed

iscrizioni celebrative », dans *Un pontificato ed una città*, p. 409-427

Donatella Bisconti. “ *Corps civique* ”, “ *corps de la République* ” dans *les Protesti de Stefano Porcari*.

el-Wakil Leïla et al., *Études transversales : mélanges en l'honneur de Pierre Vaisse*, Presses Universitaires de Lyon, 2005, 329p, p.50

Gloton Jean-Jacques, « *Transformation et réemploi des monuments du passé dans la Rome du XVIe siècle. Les monuments antiques* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome 74, n°2, 1962. p. 706

Henri de L'Épinois, *Le gouvernement des papes et les révolutions dans les états de l'église: d'après les documents authentiques, extraits des archives secrètes du Vatican et autres sources italiennes*, Didier et ce., 1867

Hollard Virginie , *Tirage au sort et élections dans la Rome antique. Y a-t-il eu une démocratie romaine ?* Dans *Participations 2019/HS (Hors Série)*, pages 117 à 137

Jacques Poucet, *Virgile magicien dans les Mirabilia Romae, les guides du pèlerin et les récits de voyage*

Jean-Claude Maire Vigueur, *L'autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XIIe - XIVe siècle)*, Paris, Tallandier, 2010

Karl A. E. Enekel et al., *Recreating Ancient History: Episodes from the Greek and Roman Past in the Arts and Literature of the Early Modern Period*, Brill, 2002, p. 129.

Ilarria Taddei, « Entre humanisme et politique : la cité du lys dans les discours d'investiture de la seigneurie florentine au quattrocento », dans *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*

Ilaria Taddei, *Entre système politique et culture dans la Florence des Albizzi (1382-1434). Une convergence nouvelle*

Modigliani Anna, *Dizionario Biografico degli Italiani* , Volume 85, 2016

Modigliani Anna, *La famiglia Porcari tra memorie repubblicane e curialismo*

Nancy Thomson de Grummond, *Encyclopedia of the History of Classical Archaeology*, 1996

Patrick Gilli, XVI. *Le discours politique florentin à la Renaissance : autour de l'« humanisme civique »*, p. 323-343

Petrucci Armando. « Potere, spazi urbani, scritte esposte : proposte ed esempi ». In: *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne*. Actes de la table ronde de Rome (15-17 octobre 1984) Rome : École Française de Rome, 1985.

Rodocanachi Emmanuel, *Les monuments de Rome après la chute de l'empire: le Colisée, le Panthéon, le mausolée d'Auguste, basilique de Constantin, théâtres, arènes*, Paris, Hachette, 1914.

Tommaso di Carpegna Falconieri, *Il se voyait déjà empereur. Cola di Rienzo : un Romain au Moyen Âge*, Grenoble, UGA Editions, coll. « Italie plurielle », 2019, 330 p., traduit de l'italien par Michèle Grévin

Troadec Cécile, *Rome Crescit, Une Histoire économique et sociale de Rome au XVIe siècle*, Ecole française de Rome, 2020

Vezin Jean, Dufour Jean. *Paléographie et codicologie*. In: *École pratique des hautes études*. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1977-1978. 1978. pp. 583-598

Résumé / Summary

This study examines the use of ancient figures in Florence and Rome in the 14th and 15th centuries. During these centuries, culture, politics and thought were influenced by the rediscovery of ancient Roman and Greek authors. This period is called the first Italian humanism. This rediscovery leads to the study of Latin and Greek and of ancient Roman monuments. These two cities, although different in many aspects, are closely linked because many exchanges exist. In Florence, many humanists such as Coluccio Salutati and Leonardo Bruni took part in the political life of the city, and defended Florentine values such as freedom. In Rome, Cola di Rienzo and Stefano Porcari, fascinated by Antiquity and humanist thought, fought against the pope and the lords to establish the Roman republic.

Mots clés :

Antiquité

Moyen Âge

Florence

Rome

Humanisme

Politique

Monument

Vestige

République

Liberté

Épigraphie

Généalogie

Pétrarque

Coluccio Salutati

Leonardo Bruni

Cola di Rienzo

Stefano Porcari

Keywords :

Antiquity

Middle Ages

Florence

Rome

Humanism

Politics

Monument

Vestige

Republic

Freedom

Epigraphy

Genealogy

Petrarch

Coluccio Salutati

Leonardo Bruni

Cola di Rienzo

Stefano Porcari